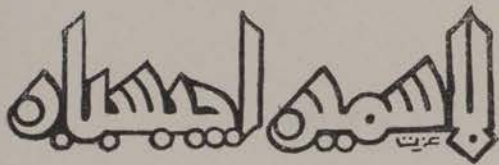


la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce



MONTEIRO. — L'Adoration des bergers.

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO :

A. Gide, Yvonne Lœufer, Maurienne, Théodora Triantafillidis, F. Talva, Ch. Zahar, Blanche Vogt, Una Pope-Hennessy. A. Willner Bey, Marcelle Capy, Etienne Mériel, A. J. Patry, Eloy Trouvère, Arsène Yergath, A. Khédry, Lesley Blanch, Jacqueline Faquis, Orion, Sem, etc.,

THE "V" TAILOR and OUTFITTER

MIANAGOS

(Directeur P. G. GIOVAS)



TAILLEUR

pour Militaires et Civils
Confection hommes et femmes
quiEpelements de Camping

LE CAIRE

43, Rue Kasr-el-Nil

(près de la Barclay's Bank)

Tél. 45632

R. C. 49852



EXECUTION DES COMMANDES

URGENTES EN 24 HEURES





ALUMINIUM

FRANÇAIS

PRODUITS DE L'ALUMINIUM SOUS FORMES DE :

LINGOTS - TOLES - BANDES

BARRES - TUBES - PROFILE - MAINS COURENTES ETC.

POUR

ARCHITECTURE — BATIMENTS

DECORATION — QUINCAILLERIE — MEUBLES

AVIATION — CARROSSERIE — CITERNES

BATERIES DE CUISINE — ELECTRICITÉ — ALIMENTATION

INDUSTRIE CHIMIQUE — CAPSULAGE — BOUCHAGE — EMBALLAGE

Pour tout renseignement technique et caractéristique
s'adresser aux Agents - Dépositaires NASSIB - TORCOM

ETABLISSEMENTS DES INDUSTRIES EGYPTIENNES

NASSIB - TORCOM

N. & T. GARIBIAN FRs. Siege - 15 Rue Emad-El-Dine - LE CAIRE

AGENTS DEPOSITAIRES :

L'ALUMINIUM FRANÇAIS

Bois Synthétique
et Isolant

STE ISOREL • DUVAL

Quincaillerie
inoxydable

Diffuseurs de
perfection

ATRAX

Verreries modernes pour
Eclerage a Duffusione

PRODUCTION INDUSTRIELLE :

 MEUBLES ET CLASSEURS POUR BUREAUX EN TOLE ACIER OU EN DURALUMIN	 BATERIES DE CUISINE EN ALUMINIUM PUR FRANÇAIS	 CALORIFERES - RADIATEURS RECHAUDS FER A REPASSER - STERILISATEURS	 LUSTRES APPLIQUES LAMPES DE BUREAUX LAMPADAIRES POUR ECLAIRAGE INDIRECT
QUINCAILLERIE EN DURALINOX BÉQUILLES - POIGNÉES - POMMELLES TIRÉTTES - VISSERIE	LUMIFOR PROJECTEURS - RÉFLECTEURS DISPOSITIF POUR ARCHITECTES PONTS ET CHAUSSÉES	UNIVERSAL ADAPTEURS - REFLECTEURS TRANSFORMATEURS POUR LAMPES FLUORESCENTES	HÖÖR APPAREILS ET ACCESSOIRES ELECTRIQUES TRANSFORMATEURS ET SELFE etc

BRANCHE D'ENTREPRISE :

DEVANTURES DES MAGASINS — DECORATION INTERIEURS & EXTERIEURS
BUREAUX, BARS, CINEMAS, SALLES DE FETES ET EXPOSITIONS

Nos. 29-30

20^e année

Décembre 1946

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 200
Luxe P.T. 250

Rédaction - Administration
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE, Tél. 49235

NOËL 1946



Devant l'Eglise de la Nativité à Bethléem

RÊVERIE DE NOËL

par YVONNE LAEUFER

Pour JO.

J'ai toujours aimé les santons, ces figurines pleines d'âme en leur naïveté ! Qu'on me donne, en cette nuit de Noël, un berger vêtu de sa cape, un chien et une brebis.

Ceux qui cheminent les mains vides ont des trésors de souvenirs. Il me souvient d'une nuit de Noël où un berger vint me porter un panettone fait par lui.

C'est une très jolie chose, quand on est seule dans un mazot, de retenir son chien près de l'âtre tandis que, sur le seuil, embarrassé par sa cape, un berger tente d'enlever la neige de ses chaussures pour venir nous saluer, les mains gauchement tendues sans le panettone.

C'était un humble berger dans toute la force de l'âge. Un Valdaostan au service d'un nain.

Le nain n'était pas mon ennemi mais, par le jeu malin des circonstances il s'était dressé devant moi pour une de ces luttes comme il en existe sur l'Alpe.

C'est peut-être l'histoire de cette lutte que je vais conter ici. J'avais une bergerie et rien, non réellement, plus rien, à cette époque n'existait en dehors des bêtes sélectionnées et du compagnon qui dressait un chien sans rival.

C'est une très vieille histoire mais elle demeure étrangement proche, et vivante, comme toutes les choses qu'on n'a pu vider jusqu'à la moëlle.

Parceque la vie était rude, notre attitude était devenue semblable à une danse sur la corde raide. Aucune défaillance ne nous était permise. Ainsi, très vite, nous avions mis un fossé entre les Hommes et nous.

Les années penchaient sur notre labeur leurs faces changeantes. Et d'allais toujours au-devant d'elles, j'étais constamment en avance sur l'horaire car lorsqu'on transhume dans les Préalpes, c'est avec désespoir qu'on guette les saisons nouvelles.

Je poussais donc mon troupeau d'une colline à une crête, j'escaladais l'Alpe pour demeurer dans les rochers qui ne sont un secours pour personne. Simplement un mirage pour ceux qui veulent vaincre et s'affirmer en deça de la routine quodotienne.

Puis Octobre vidait les alpages. Je reprenais le chemin de la plaine et me hâtai d'arriver aux berges du Rhône. Le grand silence blême nous menait ainsi à la stabulation.

Ce printemps-là, je reçus la visite du nain. Il ne possédait qu'une immense fortune. Ni femmes ni amis, même pas l'offrande d'un sourire anonyme, comme il s'en trouve en chaque existence.

Pour cela c'était un très pauvre être.

Il vint s'arc-bouter, se suspendre à la barrière du parc à moutons et, de sa petite voix grêle, il me demanda le troupeau.

Il était excessivement rusé. Son seul plaisir consistait à maquignonner. Ainsi avaient fait son père et son aïeul.

Tout ce que je chérissais était destiné à allumer

sa convoitise. Sa petite face fripée contemplant mon dévouement avec une cruauté enfantine. En échange de son or il voulait l'âne, le chien, le cabri qui était pareil à un chiot. Et jamais il ne comprenait pourquoi il devait retourner chez lui sans conclure un marché.

— Je désire tout le troupeau, dit-il aigrement, je ne marchanderai pas. Faites un gros prix ! Vous êtes si fatiguée et, avec tout cet argent vous pourrez vous reposer. Qui vous ferait une offre pareille ?

Avec compassion je le considérais. Il venait de glisser et son menton avait heurté la barrière. Comme il était chétif, avec ses pauvres petits pieds pareils à des sabots de cheval ! Avait-il seulement la force de maîtriser un agneau ?

Encoléré, il se frottait le menton.

— Dites un prix !...

— Les bêtes sont, toutes, nées chez moi. Plusieurs ont été élevées au biberon. Elles connaissent leur nom. Comment pourrais-je m'en séparer ?...

— Ne croyez pas que je veuille les revendre. J'ai décidé de garder des moutons, comme vous, comme ceux qui nous imitent et n'y perdent rien. J'aurai ce que je veux. Pas une poignée, comme ceci. Un vrai troupeau, avec un vrai berger !

Je le regardai s'éloigner, tourmenté et maléfique. Il tint parole. Du fin fond des Grisons il rapporta six cents brebis. Du val d'Aoste il fit venir un berger, Erminio. Et le plus bel alpage du canton devint son bien pour la durée de six ans. Les mois passèrent. Quoique éloignés les uns des autres, le nain, le berger et moi traversions souvent les mêmes sentiers.

Je n'avais aucun animosité à son égard. Quand il m'offrait des brebis je les achetais et n'avais jamais à m'en plaindre. Acheter ou vendre mettait dans ses petites paumes simiesques la fièvre du jeu. Je devenait, pendant les Transactions, ainsi agréable et chaleureux que sa nature le lui permettait.

En dehors de ces brèves prises de contact, il courait le pays, inondait le marché qui me devenait de plus en plus inaccessible et me coupait l'herbe sous le pied.

Trouver de la pâture pour nos brebis était désormais un problème ardu.

Ainsi, dans l'ombre, il retrécissait mon horizon et réussissait à projeter sa taille de pygmée sur tout ce qui m'était indispensable. Le soleil ne pouvait plus luire pour moi.

A la désalpe j'avais loué les berges du Rhône. Il m'était impossible d'abandonner le troupeau dans la vallée pour retourner, chaque soir, au mazot où mon compagnon terminait les labours d'automne.

Par une faveur à laquelle j'étais sensible, le Conseil communal me permettait de dormir au chalet des Grandes Isles et d'enfermer les pécores dans l'étable bâtie pour contenir une centaine de vaches.

Ces biens communaux formaient des fonds im

menses, jalousement disputés, où l'herbe, presque sacrée, demeurait interdit aux ovins.

Je rêvassais en suivant mes bêtes sur les berges pelées du fleuve. Le froid, déjà vif, me condamnait à un piétinement sans fin. Les heures se grignotaient comme les jours, dans une tension incessante. Ce fut par un crépuscule rendu sonore par le gel que j'aperçus Ermimo. Il était dans la plaine, et me fit gaiement signe.

Ensemble nous effectuâmes la manoeuvre qui consiste à rassembler les moutons sur notre droite et nous allâmes l'un vers l'autre. Des flachères se trouvaient en contre-bas des berges et le terrain marécageux nous empêcha d'aller plus avant.

Erminio souriait avec honnêteté. La conservation prenait, entre nous, l'ampleur exigée par les travaux de plein air. Les paysans et les bergers ignorent le chuchotement.

Comme toutes ces heures creuses acquièrent de relief avec le temps. Je revois si bien la coulée grise du fleuve sous le ciel bas de novembre, la désolation des flachères dans le déroulement de tous les crépuscules qui suivirent.

Erminio m'enseigna beaucoup de choses. Né au milieu des toisons en Suisse, il avait la sagesse de ceux qui, de toute éternité, vont sans chercher à accumuler les biens terrestres.

Par cela nous étions proches. Mais il s'effarait de mon sort, me sentant vulnérable, déjà touchée, et, avec naïveté, tentait d'orienter mon esprit vers l'illicite.

— Enlevez les clochettes de vos bêtes, vous pourrez les faire paturer de nuit. Qui saura qu'elles s'engraissent avec l'herbe communale? C'est pitié de vous voir sur ces berges.

J'aurais aimé lui répondre que c'était pitié d'être née dans une époque où je n'avais plus de raison d'être.

Erminio, avec son vêtement de futaine, sa simplicité et ses mains si efficaces au troupeau, ne pouvait savoir ce qu'il y avait d'inflexible dans mon attitude envers la vie.

Il n'aurait pu saisir davantage la signification du destin de son maître. C'était saisissant, toutes ces générations de voleurs de vaches se terminant en cul-de-sac, en cette infime petite chose dérisoire et souffreteuse qu'était le nain. Les semaines passèrent. Le grand gel me poussa vers la stabulation. Je demeurai quelque temps chez moi puis me dirigeai vers un mazot situé à plus de 900 m. d'altitude. Il contenait une grangée de foin odorant et je pouvais y prendre nos quartiers de fin d'année.

De ma couche j'entendais ruminer le troupeau. Tout était tiède et paisible dans cette solitude revigorante. Mon compagnon me ravitaillait avec régularité. Venir jusqu'au mazot était assez pénible, mais la descente, en soi, était une pure merveille.

Comme Noël prenait de signification profonde sur ce flanc de montagne! J'attendais cette nuit avec un sentiment de confiance et d'apaisement. Mon compagnon allait bientôt se mettre en route. Déjà le chien s'agitait et, sa grosse tête posée sur mes mains, interrogeait de toute son âme.

Ce fut Erminio qui parut le premier. Le panetone à peine déballé, j'entendis le bruit caractéristi-

que des ski secoués dans la neige. Et le compagnon parut, sac au dos. Ce fut une veillée douce et sans joie bruyante. Une veillée d'êtres disparates qui se rejoignent sans effort car ils sont visités par les mêmes rêves.

Comme tout cela est loin dans le passé, irrémédiablement loin et pourtant assez vivace pour entretenir un mal sans espoir.

J'ai toujours aimé les santons disposés sans artifice dans les crèches. Qu'on me donne un berger enveloppé de sa cape, un chien et une brebis. Que m'importe, à présent, le nombre de pécores?

Le symbole, désormais, me suffit.

YVONNE LAEUFER



SCÈNES DE MON ENFANCE

La Vie-biche morte sur la neige
De sa blessure le sang s'épandait
Et la blancheur ensevelissait le pourpre

Un feu appauvri à l'aube
Attirait vers l'âtre
Parmi des visages sans rêve
L'aieule frissonnante

Les enfants n'avaient-ils plus de souffle?
La lueur du jour
Avait effacé sur les vitres captives
Les entrelacs de la nuit

La vie était une biche morte
Et nul miracle ne pouvait la ressusciter

La source portait son cadenas de diamant
Et les arbres étaient des pierres tigrées
Dans le silence de la terre.

Oh! pourquoi après tant de légendes
De trésors retrouvés par l'amour
La vie attendait-elle au seuil de la nuit!

Sur la neige au pied de la haute montagne
Une biche gisait la blessure au coeur

Le feu autrefois pauvre demeure sans éclat
Sur l'âtre noirci
L'aieule reprend son sommeil interrompu
Par les images de la terre

Et je cherche encore
Sur les vitres captives
Les entrelacs de l'haleine des enfants

Nulle main ne pourra plus
Arracher à la source son cadenas de diamant
Pour la fête éternelle de la joie.

ARSENE YERGATH

VARIATIONS SUR NOËL

En Angleterre, Noël est une très grande fête. On la voit venir de loin et l'on s'y prépare dès octobre. Le soir du 25 décembre, elle bat son plein, et le 26, elle n'est pas encore finie. C'est le Boxing Day, mots dont la sonorité amuse l'esprit des gens qui ne parlent que français.

Sait-on qu'en 1644, le Parlement anglais de Cromwell ordonna que le 25 décembre fût strictement considéré comme jour de jeûne et d'abstinence? De bonne ou mauvaise volonté, tous les hommes devaient, aux termes du nouveau décret, battre leur coulpe ce jour-là en gémissant sur le grand péché national qu'ils avaient commis, eux et leurs pères, si souvent, en faisant les fous sous la branche de gui, en mangeant de la tête de sanglier, en buvant de la bière blonde parfumée aux pommes rôties?

Cette grande contrition générale n'a pas eu de lendemain...

Noël tient une si grande place dans la vie en Angleterre que les écrivains anglais eux-mêmes manquent rarement de lui consacrer une scène dans leurs romans. Un Noël en famille est un épisode de l'existence, semblable à un mariage; il est plus important encore qu'un mariage, parce qu'on y pense plus longtemps...

Pour les anglais, c'est l'un des plus importants chaînons de la vie, c'est une des cérémonies de l'existence familiale. Les Français lui accordent moins d'intérêt, ils ne l'intègrent pas au rythme de leurs jours; c'est un jour de repos, de fête, avec cependant un brin de poésie dans le ciel gris. Aussi Noël n'apparaît-il dans leur littérature que sous la forme de contes, c'est-à-dire d'épisodes distincts, un peu en marge de la vie.

Si l'on jette un coup d'oeil, sur la poésie anglaise consacrée à Noël, on remarque qu'on n'y fait intervenir que rarement les personnages de la crèche. Pas de brebis, pas de bergers, pas de boeuf, pas d'âne, pas de mages. Leur poésie évoque plutôt une atmosphère morale, de joie universelle et de charité. C'est que les anglais ont peur de ce qu'ils considèrent comme du fétichisme. On ne voit pas dans les églises de leurs innombrables cultes de saints de marbre ou de plâtre. Aux images, ils substituent des notions évangéliques abstraites. C'est pourquoi, la crèche est pour ainsi dire inconnue en Angleterre. Seuls les poètes anglais catholiques comme Chesterton font revivre le pittoresque de la scène de Bethléem dans leurs vers.

La crèche semble remonter à Saint-François d'Assise. Elle est donc d'origine italienne; c'est pourquoi elle s'est ensuite répandue en France, en Provence surtout. On la voit en France dès le XIV^{ème} siècle, et, au XVI^{ème} siècle elle est admise partout. Bien entendu, elle subit elle aussi les caprices de la mode. Il y aura des crèches de luxe! La piété sera sacrifiée à la parade, à l'amusement. On s'ingéniera à imaginer des personnages de verre filé, de bois, de carton, ou de cire! On les habillera de soie et de velours!

On verra même des crèches animées, voire mécaniques! On glisse une pièce dans une fente, et l'Enfant tend les bras aux Rois Mages, on l'entend même vagir. Mais cette fois, c'est au Tyrol que cela se passe!

Naples est célèbre pour ses crèches géantes, avec des personnages de grandeur naturelle et des décors de la hauteur des maisons!

La Provence est le pays des Santons, petites figurines naïves d'argile peinte, qui se sont répandues vers 1830. Vers la crèche on voit descendre toute une multitude de petits personnages pas plus gros qu'un doigt pour se prosterner aux pieds de l'Enfant. Toute la Provence est là, avec ses paysans, ses pêcheurs, ses bohémiens, ses rémouleurs, ses meuniers, ses mendiants, voire ses nigauds, ses badauds, et ses filous! Au moins, tout un peuple entend prendre part à la divine fête, dans une atmosphère d'où est exclue toute préséance.

La crèche est parfois devenu un motif permanent de décoration. Sculptée dans le bois ou la pierre, elle est un des ornements de la petite église. On en verra de semblables à Dun-sur-Auron en Bourgogne, et à Billom en Auvergne. A Chaource, dans l'Aube (Champagne), subsiste encore une crèche du XVI^{ème} siècle. Les bergers sont en pantalon long, le Roi Mage est habillé en Turc. A Sainte-Marie d'Oleron, (Béarn), existe une crèche du XVII^{ème} siècle. Le Musée Borély à Marseille contient de fastueuses crèches de luxe. Au Musée de Cluny, à Paris, se trouve une crèche de terre cuite. D'un art très pur est la petite crèche de bronze que l'on expose chaque année à Saint-Sulpice, dans la chapelle de la Vierge: elle date de 1778; c'est l'oeuvre d'un grand ciseleur.



MONTEIRO. — L'Adoration des bergers.

* * *

On ne sait pas exactement l'origine du sapin de Noël. Il apparaît vraisemblablement pour la première fois dans une chronique de Strasbourg de 1605. Goethe a été le premier à introduire dans la littérature l'arbre de Noël : Werther, lors de sa dernière visite à Charlotte la trouve occupée à orner le sapin de Noël de menus objets pour ses frères et soeurs et, il se réjouit avec elle à la vue de l'arbre illuminé de bougies.

En France, le premier arbre fut introduit à Paris en 1840 à la cour des Tuileries par la Princesse Hélène d'Orléans, née Mecklembourg-Schwerin, qui apportait cette innovation d'Allemagne.

En Angleterre, on vit pour la première fois un sapin de Noël en 1841, à la cour de la Reine Victoria, dont le mari était le Prince Albert de Saxe-Cobourg.

Dans un essai intitulé «New-Fashioned Christmas», Aldous Huxley fait erreur quand il affirme que Dickens ne parle jamais d'arbre de Noël dans ses Contes. La première de ses «Christmas Stories», publiée en 1850 a pour titre «A Christmas Tree» et Dickens ne manifeste aucune antipathie à son endroit.

* * *

Certains poètes français nous ont laissé des souvenirs très personnels à l'occasion de Noël. Louise Faure-Favier rapporte un mot d'Apollinaire, bien digne de sa fantaisie. C'était la nuit du 31 décembre 1912. Apollinaire, Billy, Dalize, Morisse, étaient réunis chez elle. Minuit : toutes les cloches viennent de sonner, et la Cloche Royale domine d'un ton la voix des autres. La nuit est douce, le ciel étoilé ; dans la Seine se reflètent les étoiles et les salons illuminés des foyers en fête. Alors Apollinaire se penche à la fenêtre qui domine le fleuve : «Quelle plaisante ville que Paris ! dit-il. J'ai vu bien des capitales, je n'ai vu nulle part réveillonner au fond de l'eau !

* * *

Maupassant a consacré à Noël plusieurs de ses contes. Mais, il n'y faut chercher aucune poésie. Le plus pittoresque est intitulé «Un Réveillon». En revenant de la messe de minuit, par un froid glacial, un de ses amis et lui-même entrent dans la maison du vieux père Fournel dont ils viennent d'apprendre la mort. Ils y trouvent un homme et une femme, mangeant d'un air navré et abruti du boudin sur une huche. Pas trace de cadavre ! Où est-il ? Le couple a l'air gêné. A force d'insistance, ils déplacent le boudin, soulèvent le couvercle de la huche au fond de laquelle les deux visiteurs ont la surprise de découvrir le vieux Fournel, dormant son dernier sommeil 'au milieu d'antiques et noires croûtes de pain ! Quel macabre réalisme ! Et sans doute vrai, au-delà de toute vraisemblance ! Trait de moeurs, qui s'accorde avec une certaine représentation du monde que ne désavoueraient pas les existentialistes !

Chants de la Montagne

INITIATION, FABLES.

— «Que vient-il faire dans notre monde?
se dirent papillons, sauterelles, mouches et mouche-
qu'il le veuille ou non, [rons,
nous l'expulserons...»

Le voyageur ne put jouir de son repos,
l'eau claire fut troublée du bruit des moustiques;
la brousse se couvrit d'un murmure peu clair,
si la flore l'enchantait, la faune fut caustique...
Mais celui-ci du bourdonnement expérimenta l'ac-

[coustique,
tant et si bien,
que d'homme il devint bourdon
confondu, avec les cigales, dans le hosannah des
[hauteurs!

Nature, de toi-même n'es-tu pas déjà belle,
l'arbre une éclaircie, l'eau de la musique,
A quoi bon te couvrir de poubelles:
Une femme aimée, un dieu fort ou le sentiment
patriotique?...

Tu balayes des hommes les atouts,
rien ne prend sur la pierre nue...
Si l'eau y glisse déjà et ruisselle
Que peut ajouter, l'amorphe, la convention,
sur la nacelle des feuilles et des branches!

Je t'ai entendu Oiseau,
de quelle hauteur m'envoies-tu ton message?
Les cigales se sont tues et l'eau...
ton cri me va direct au coeur et m'engage.

Je suis à mon troisième jour de montagne,
et déjà tu me juges bon pour la communion,
je deviens pierre, ronce, sauterelle, papillon,
de jour en jour, je gagne ton chant oisillon...

Ce jour où j'ai cru, naïf,
que mes yeux pouvaient donner le même bonheur
[que toi, Montagne
qu'en s'y enfonçant, on y trouverait des sources...
— «Dites, mes Belles, était-ce bien elle, ma Montagne
quand penchées sur mes prunelles,
vous buviez mes vingt ans?»

Grosses pierres, jetées comme des pains à l'appetit
[des millénaires,
votre charité fait les montagnes,
de votre chute naissent les Enfers...

Je viens de la cité où la pierre est petite,
écarrie par les Hommes, usée de leur sueur,
Toi, Rocher dans ta splendeur,

tu respirez une Liberté, qui parfois t'effrite...
Tu es le Jupiter oublié par les hommes,
à quoi bon devenir cygne, si Léda n'est plus Femme
Dans ton exil de pierre, ton âme
a trouvé le vin et la fraîcheur meilleurs.

A Saint-Blaise, à Trikalla,
comme on était bien là...
(d'après Musset)

Des grands pins à la chevelure d'hétaïres
gardent jalousement ta solitude;
la neige à tes pieds fond, pour courir le ravin,
tout ce qui t'entoure n'a pas cessé d'être divin,
Roi-pierre-Jupiter, exilé des humains...

Grecs, saviez-vous que dans vos montagnes, volti-
[gent les plus beaux papillons de l'Univers,
avec leurs ailes aux mille couleurs?
L'avez-vous noté dans vos cantiques, vos larges
[feuilles de politique,
que vous remplissez des noires fadeurs...

— «Papillon léger
à l'aile peu fière
délicat éphémère,
que viens-tu chercher
si près de la source?

— «Ce sont ces larges pierres,
le long de la plaine,
qui m'ont fait courir la prétentaine,
et sous elles, cette eau qui courait, courait...
quelle veine!»

Intrigué par cette allure sereine,
moi aussi je remontais le courant,
quetant, près de la source, mon pollen dans le vent...

Querelles de grenouilles sur le granit de pierres
morsures des Manmouths, oreilles des chats lunaires,
dans ces signes et ces formes comment me retrouver?
Ma lance de Saint-Georges s'est brisée,
et la déesse toute nue, s'est enfuie dans la crypte des
[Géants.

— Faune de Mallarmé, ton rythme charmeur fuit,
[et ta liesse...
tout est brut ici, arbre, pierre, rigole,
la rime s'effrite contre la roche
et tous ces naseaux de monstres, qui te hument et
[te rejettent!

Je reviens matinal vers toi Montagne,
tu es la santé de mon âge le plus mûr,
avec des pieds d'enfant, je cours cueillir des mûres
et comme alors, l'oiseau se met à me parler...

— Regarde-moi faire courir dans ton ravin mes
[papillotes
guère plus gaies qu'autrefois,
me revenant dans la main, toutes chargées de noir,
comme la barque de Thésée.
Pour cet air d'étincellement posé au coin de feuilles,
ma vie peut se clore et l'éternité s'ajourner...

COMPAGNIE CENTRALE D'ECLAIRAGE PAR LE GAZ

LEBON & Co.

53, AVENUE FOUAD 1er. - LE CAIRE

Force Motrice Electrique à tarif réduit pour Industries

Vente à tempérament et location de chauffe-bains à gaz
et d'appareils et moteurs électriques.

Appareillage en tous genres Gaz & Electricité

Cokes Calibres - Brai (Pitch)

Goudron Brut et Déshydraté

Huiles dérivées du goudron, naphthaline

GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

S. & S. SEDNAOUI & Co. Ltd.

Le Caire, Alexandrie, Tanta, Mansoura, Port-Saïd, Fayoum, Assiout

R.C. 377

A L'OCCASION DE NOEL
ET DU NOUVEL AN

CADEAUX - BIBELOTS - JOUETS

Midan Khazindar
Midan Soliman Pacha



**CONSTANTE
FIDÈLE
et SURE**



P. T. 4

**EXCELSIOR
GIANACLIS**

...Ces zéziements qui me poursuivent,
je les préfère aux querelles des doctes gens
ils aplanissent mes révoltes dans le vent,
et me transportent, radieux vers l'autre rive...

Je me suis assis sur une pierre, large et carrée
tel ce tapis volant...
et il m'a semblé, qu'elle me transportait sur les
[nuages
Est-ce bien l'enfance, ce renouveau de ma chair?
Roseaux et ânes cotoient un fleuve flasque et jaune...
Et voici le miracle!

...dans ce décor ardu et ces morsures de pierre,
toute tremblotante entre deux pics de montagne,
ma barque sur le Nil qui glisse lentement...

C'est mon dernier jour de montagne... Avec mon
bâton de promeneur je frappe la terre d'impatien-
ce. Fleurs et tiges s'écrasent à mes pieds. Et je les
regarde, étonné, comme des fiancées que l'on
délaisse...

— «Un dernier adieu, Montagne, je te quitte...
Elle devait enfin me prendre, ma grande envie de
la médiocrité de tous les jours!

ELOY TROUVÈRE

HISTOIRE DE L'ORIENT

(Conte pour grandes personnes)

L'HISTOIRE de l'Orient est encore assez mal
connue. C'est grand dommage, car je ne
doute pas que si on la racontait avec exac-
titude, en bannissant toute fantaisie, elle ne paraî-
trait, digne d'être écrite qu'avec des aiguilles à ta-
touflage sur le coin intérieur de l'oeil, comme dirait
le docteur Mardrus.

L'Orient est dans l'ordre chronologique, le pre-
mier des points cardinaux. Il existait déjà quand le
Septentrion, l'Occident et le Midi étaient encore dans
les limbes. Il existait si bien, qu'il couvrait à lui
seul toute la terre. Cela peut vous paraître singulier,
mais pour peu que vous réfléchissiez, vous verrez
qu'il n'y a rien de plus facile à concevoir.

En effet, lorsqu'Allah créa notre globe, il n'a-
vait aucune raison pour avantager un continent au
détriment d'un autre, en exposant celui-ci au Midi,
celui-là au Nord ou au Couchant. L'égalité de tous
les hommes devant la température, tel avait été son
principe directeur, de sorte qu'à la pointe de l'Alas-
ka, aux îles Saint Pierre et Miquelon, sur les bords
du lac Tchad et au sommet du Gaurisankar, régnait
le même climat qu'à Bagdad. Le soleil était d'hu-
neur si égale, les vents si bénins et parfumés, que
les fruits naissaient tout confits. Il y avait des coco-
tiers à Trafalgar Square, des bananiers dans les bois
de Meudon, et des chocolatiers sur les grands boule-
vards. Les rivières et les fleuves étaient déjà verts,
mais d'un vert plus doux car ils roulaient des flots
d'absinthe. Les villes étaient bâties à même les colli-
nes de loukoum. Les bâtons des sergents de ville
étaient en réglisse ou en jujube. Ces fonctionnaires,
d'ailleurs, n'usaient guère de leurs bâtons, car les
hommes vivaient calmes, et sans passions, n'ayant
autre chose à faire de toute leur journée, qu'à boire,
manger et fumer des cigarettes à bouts dorés. Tout
au plus quelques-uns s'amusaient-ils à élever des
cochons en pain d'épices, d'autres des vaches, à
Chantilly, pour qu'elles produisissent, au lieu de
lait de la crème.

C'était, pour tout dire en un mot, l'époque de
l'Eden, que les chrétiens nomment Paradis, les mu-
siciens Walhalla et les Américains Champs-Élysées.

Mais Allah n'était pas content. Ce dieu dilet-
tante eût voulu voir, parmi les hommes, naître des

musiciens, des peintres, des poètes, des amoureux.
Or, il n'y en avait pas. Il n'y avait pas d'amoureux
parce que toutes les femmes étaient belles, et qu'ai-
mer, c'est préférer. Il n'y avait pas de musiciens,
parce que la brisé était si mélodieuse qu'il ne venait
à l'esprit de personne que l'homme pût inventer de
plus belles mélodies. Il n'y avait pas de peintres,
parce que tous les tabacs étaient blonds et que per-
sonne ne fumait la pipe. Enfin, il n'y avait pas de
poètes parce que tout le monde avait chaud, que
tout le monde était bien au Paradis oriental, et que
le mot ailleurs, y était encore inconnu.

Alors, il se passa quelque chose d'étrange qui
changea tout : on vit des peuples entiers se mettre en
branle et envahir les pays voisins, parce que les
fruits y étaient plus dorés, les femmes plus séduisan-
tes, ou qu'on y fumait du tabac plus blond et des
pipes. Ce fut ce qu'on appela les invasions. Et, mê-
me chez les gens qui ne bougeaient pas de chez eux,
un sens nouveau naquit que l'on nomma, le sens de
l'aventure. Et ceux qui surent exprimer les émo-
tions que leur procurait ce nouveau sens prirent le
nom de peintres, de musiciens ou de poètes.

Et, par les froides journées d'hiver, en contem-
plant les jardins que février étalait sur leurs vitres,
les hommes révèrent d'un pays merveilleux où il fai-
sait toujours chaud, où les femmes, le soleil étaient
d'humeur égale, où les cigarettes étaient parfumées,
et où il suffisait de tendre les lèvres pour recevoir
des baisers.

Ce pays, leur imagination le plaça en Orient,
c'est à dire dans la partie de la terre qui avait con-
servé ce nom. Ils lurent les mille et une nuits; ils
jouèrent dans leurs théâtres des musiques de Rims-
ky-Korsakoff. Quelques-uns même firent le voyage
d'Orient pour retrouver l'arbre à meringues, et les
fontaines d'Aniseth. Ils furent dévorés par les puces.

Et Allah fut joyeux du spectacle que les hom-
mes lui offraient, et il s'en réjouit en son coeur.

Maurienne

L'Université Fouad 1er à son fondateur

*Université
Fouad 1er.*

La presse d'Egypte nous a annoncé que S.M. le Roi Farouk 1er avait exprimé le désir que le souvenir de son illustre Père fût perpétué dans l'enceinte même de l'Université de Guizeh. Les sculpteurs égyptiens seront appelés à concourir en vue de l'érection d'une statue du Roi Fouad 1er qui fut le créateur de cette université aujourd'hui florissante.

C'est une juste initiative. Nous rappellerons brièvement qu'au temps où le Roi Fouad 1er était le Prince Ahmed Fouad, l'Egypte, malgré une évolution presque constante au cours du siècle précédent n'avait pas encore les nombreuses écoles et Instituts dont elle s'est enrichie ces dernières décades. Le Prince Fouad qui avait beaucoup voyagé en Europe et beaucoup observé au cours de ses voyages fut frappé à son retour en 1906 par l'insuffisance du développement intellectuel de son pays. Il estima que la création d'une Université s'imposait. Avec l'esprit de décision et la volonté dont il était animé, il s'attacha sans retard à la réalisation de sa grande idée. Il réunit des fonds, demanda à l'Europe et notamment à la France, ainsi que l'a rappelé un jour le Président Doumergue, des livres et des professeurs, puis créa le Comité de l'Université dont il fut le Président.

Le 9 Octobre 1917, le Prince Fouad accédait au trône. Son université était réalisée, mais elle ne disposait pas de locaux qui fussent dignes d'elle, où tout fût agencé pour faciliter et aider le travail de l'esprit.

C'est le 5 Février 1928, à Guizeh, loin de l'étouffante agglomération de la cité, dans les riants jardins d'Ourman, que la première pierre de l'ensemble imposant d'édifices que l'on admire aujourd'hui fut scellée par le Roi Fouad lui-même. Ce jour-là, un millier d'invités étaient réunis sous

une grande tente: et, parmi eux, on voyait Abdel Khalek Saroit Pacha, Président du Conseil, Moustapha el Nahas Pacha, Président de la Chambre, Adly Yeghen Pacha, Mahmoud Fakhry Pacha, etc... En présence de Sa Majesté, le Ministre de l'Instruction Publique refit l'historique des origines de l'Université, et le Recteur Louffy el Sayed Pacha qui le suivit, exposa les mérites et les bienfaits de l'Instruction. Ces deux discours achevés, le Roi Fouad 1er signa les trois parchemins portant la date et l'historique de la fondation, puis, selon le geste rituel, il cimentait la première pierre.

Depuis ce jour nous avons vu s'élever tour à tour les diverses facultés autour de l'édifice central surmonté par une immense coupole qui se profile derrière les palmiers de l'avenue où cheminent, livrés au bras, étudiants et professeurs. Dans le vaste amphithéâtre que cette coupole abrite, ont lieu les diverses grandes cérémonies. Là S.M. le Roi Farouk 1er, puis M. Edouard Herriot ont reçu la loge et les titres de docteur honoris causa.

A droite de cet édifice, une haute tour isolée égrène les heures à la cadence lente, grave et profonde qui convient à la sérénité des lieux. Les Lettres, le Droit, la Médecine, le Commerce, les Sciences ont reçu peu à peu leurs magnifiques bâtiments clairs, cependant que la Bibliothèque se réservait une place légèrement à l'écart.

Aujourd'hui, environ 11.000 étudiants fréquentent cette enceinte où fleurs et pelouses répandent une note fraîche et reposante. De là ils repartiront pour se répandre à travers ce pays millénaire, et parachever dans les villes et les villages, l'oeuvre commencée depuis bientôt un siècle et demi par leurs illustres et courageux ancêtres. SEM.

NOËL QU'ON N'OUBLIE PAS

Je n'oublierai jamais la Noël de 1941.

Les héros d'Albanie, de Macédoine et de Crète qui affrontèrent cent fois la mort et qui infligèrent les premières défaites à des ennemis redoutables, tombaient dans les rues d'Athènes extenués par la fatigue et la faim.

Aucun pays n'a connu un hiver comme celui de 1941 en Grèce. La mort frappait à toutes les portes et les morts s'entassaient aux cimetières.

Trop de souvenirs tristes, trop de douleurs et d'évocations dramatiques me hantent encore.

Les anges au ciel qui promettaient la paix sur terre ne devaient pas éprouver de joie en voyant ce triste spectacle.

Aujourd'hui encore tout particulièrement en ce jour de Noël j'éprouve un serrement de coeur en pensant à tous les sacrifices du peuple hellène rendus à l'humanité.

Un monde meilleur de paix de justice et de liberté n'est pas concevable sans une Grèce heureuse et récompensée des services qu'elle a rendus à l'humanité.

Je suis sûre que ces souvenirs douloureux ne feront qu'augmenter la sympathie des nombreux amis que nous comptons en Egypte et qu'en ce jour solennel leurs pensées se porteront vers la Grèce martyre de son devoir et de son amour pour la liberté.

THEODORA TRIANTAFYLIDIS

Les premiers Prix Nobel décernés il y a 45 ans

C'est en 1895 que l'industriel et chimiste suédois Alfred Nobel, l'inventeur de la dynamite, écrivit son fameux testament selon lequel il devait être fait don des intérêts de sa grande fortune à ceux qui avaient « rendu les plus grands services à l'humanité », dans les domaines de la physique, de la chimie, de la médecine, de la littérature et en faveur de la paix. Alfred Nobel mourut l'année suivante et, en 1901, les Prix Nobel furent distribués pour la première fois. En cette occasion se trouvaient parmi les lauréats, le Professeur W.C. Rontgen, qui a découvert les rayons X, et H. Dunant, le fondateur de la Croix Rouge.

LÉON DEUBEL ET L'EGYPTE

OU LE VOYAGE ABANDONNÉ

Il y a des poètes qui ont brûlé de connaître l'Égypte. Byron n'y est pas venu faute d'argent; Lamartine qui était sur notre chemin, dut soudain regagner la Syrie où mourait son enfant. Après la guerre de 1870, Victor Hugo, tourna lui aussi, ses regards vers ce pays. Un plan fut ébauché. En compagnie de divers amis, il devait visiter l'Égypte, Jérusalem, Constantinople, Athènes, rentrer par Naples, Rome et Venise. Ne lui avait-on pas rapporté que, s'il se décidait à aborder sur les rives du Nil, le Khédive le recevrait comme un souverain? Le projet, cependant, ne se réalisa pas.



Léon Deubel
à Durnes (Doubs) en février 1904

Il est un autre poète, moins célèbre que ces trois aèdes, qui vit aussi passer devant ses yeux le même mirage. Il s'agit de Léon Deubel qui, de sa vie ne vécut que de bohème et qui, à la place d'une renommée obstinément recherchée, ne connut que les gîtes du hasard et les jours sans pain; victime d'un idéal chimérique et sa propre victime tout ensemble. Deubel avait en ses dons une confiance absolue, et il ne savait être que poète. La prose l'ennuyait. Toutes les petites tâches littéraires que ses nombreux amis s'évertuaient à lui trouver pour lui assurer l'indispensable pitance lui répugnaient. Il aurait pu collaborer à des revues, assumer ici le rôle de critique, là celui de chroniqueur! Il s'en fatiguait vite, la plume lui tombait des mains. Il dut pourtant se contenter de tâches plus misérables et plus basses, et souffrir: souffrir d'amour-propre et de faim. Cependant jamais poète n'eut d'amis plus secourables, qui le recueillèrent chez eux, lui faisaient place au logis, à la table, retiraient de leur petite bourse les menues pièces qui venaient adoucir sa misère. Il eut même des héritages, hoiries vite gaspillées en voyages, ou au service des autres, car Deubel, aux rares moments où lui souriait la fortune, donnait généreusement. La gloire lui importait plus que l'argent. Mais la gloire ne vint jamais!

Il arriva qu'un jour, las d'être méconnu, alors qu'il se savait supérieur, las d'une attente épuisante qui grossissait son amertume et le dédain naturel qu'il vouait au monde, las de la société qui honorait les in-

trigants et ignorait les purs, Deubel, après avoir détruit tout ce qui l'attachait à la terre, s'en alla délibérément à quelques lieues de Paris, et... les eaux de la Marne se refermèrent sur lui.

«Deubel a consenti trop vite et trop tôt au renoncement suprême», écrit G. Duhamel dans la préface qu'il a consacrée à l'ensemble de l'oeuvre du poète. Tous ceux d'entre nous qui ont lu les poèmes de «*La Lumière Natale*» ou des «*Chants des Routes et des Déroutes*», savent la résonance profonde et douloureuse de ses accents.

Or, vers 1905, peu de temps après son retour d'Italie que, riche d'un héritage imprévu, il était parti visiter, il se retrouve sur les pavés de Paris, «*sans pain, sans rêve et sans demeure*», comme autrefois. Ses amis se relaient pour lui prêter assistance, lui faire goûter un «vrai repas», ainsi que l'écrit Léon Bocquet dans l'étude biographique qu'il lui a consacrée. Le peintre Emile Bernard qui s'est enthousiasmé pour son talent méconnu et qui, ayant vécu au Caire, y a noué de solides relations, s'efforce de le faire admettre dans une école congréganiste française de la capitale d'Égypte: «*A l'idée d'entrer dans un établissement congréganiste, Deubel renâcle*, écrit L. Bocquet. *On le persuade, non sans peine, que le rigorisme des Bons Pères n'est pas tellement strict en Orient qu'un mécréant d'ici ne puisse s'en accommoder. Il n'en coûte rien d'essayer et le voyage à lui seul vaut bien qu'on tente l'affaire. Mais alors que l'on croit notre nomade en route vers l'Égypte, on est surpris d'apprendre qu'il n'a pu se résoudre à quitter Paris où il meurt de faim et qu'il déclare abominer.*»

Redoutait-il vraiment d'enseigner dans une école d'ecclésiastiques? Répugnait-il à l'atmosphère d'austérité et de piété qu'il y trouverait, lui qui ne connut qu'un dieu panthéiste et littéraire? Nous ne croyons pas que la raison de son refus soit aussi élémentaire. Mais, une école! un collègue! Tous les mauvais souvenirs du répétiteur de Pontarlier, d'Arbois, et de Saint-Pol devaient remonter en lui comme des odeurs âcres à la seule pensée de renouer avec une vie dont il avait souffert. Quels ennemis allait-il encore se faire, lui si mordant, si hautain, parmi ces pédagogues sombres qu'il ne pouvait voir tellement différents des autres? Et qu'advierait-il de son indépendance, lui qui n'a jamais pu se résoudre aux contrats de la vie, qui n'a jamais aimé le travail imposé, qui ne sait que le fortuit? Devait-il dire aussi un adieu sans retour à la gloire? Comment concevoir pour sa future notoriété d'autre point de départ que Paris? Il allait finir par honnir la capitale française, mais la honnir seulement parce que, selon lui, elle ne lui accordait pas son dû. D'autre part, son voyage d'Italie lui avait-il si bien réussi? Il avait rêvé d'évasions lointaines; or, à Florence, il avait senti l'amère solitude, et l'enthousiasme lui avait manqué pour descendre jusqu'à Rome. Autour de sa personne, il lui fallait ce petit cercle de dociles amis qui l'écoutaient et au milieu desquels il avait au moins l'illusion d'une royauté absolue, d'une compréhension sincère, d'une admiration nécessaire à son orgueil. L'Égypte, le soleil, le désert, les souvenirs d'un long passé, qu'est-ce que cela pouvait lui apporter? Sa Franche-Comté, le pays de sa jeunesse, ses coteaux vigneux et ses retraites boisées parlaient tellement plus à son âme! Qu'avait-il besoin d'adjuvants extérieurs et étrangers? Avait-il senti la terre d'Italie? Avait-il vibré devant les monuments d'une Renaissance somptueuse? Quel charme même avait-il trouvé à Bruges, lors d'un voyage en Belgique? Ville artificielle! Sous-Préfecture de troisième classe, avait-il dit. Non, ce romantisme ne lui convenait pas. Il ne savait que lui, que ses enthousiasmes ou son amertume et cela seul remplissait son âme et son oeuvre. Il ne vint donc pas en Égypte.

FRANÇOIS TALVA

Il y a dix ans, mourait

JULIETTE ADAM

BELLE CENTENAIRE DES LETTRES FRANÇAISES

Nous croyons devoir reproduire pour nos lecteurs l'article que Blanche Vogt vient de consacrer à Juliette Adam dans l'hebdomadaire «*La France au Combat*» du 14 novembre dernier.

Mais nous voulons aussi rappeler, à propos de cet anniversaire, que Juliette Adam fut une grande amie de l'Égypte. C'est à elle, alors influente et combative, que Moustapha Kamel, jeune et ardent patriote, s'adressa en 1895 lorsqu'il fit en Europe sa célèbre tournée en faveur de la libération de l'Égypte. On sait les premiers mots de la première lettre qu'il lui écrivit alors de Toulouse: «Madame, je suis encore petit, mais j'ai des ambitions hautes. Je veux, dans la vieille Égypte, réveiller la jeunesse». Aidez-moi, Madame, lui disait-il en terminant. Elle lui promit de l'aider, le reçut chez elle, publia ses articles dans la «Nouvelle Revue» qu'elle dirigeait, elle le présenta aux hommes importants qu'elle connaissait, dans la presse, la politique et les lettres. On sait qu'il devint l'ami du Général Marchand et de Pierre Loti. Sur le conseil de Juliette

Adam, il fit à la Société de géographie, à Paris, une conférence sur l'Égypte et ses aspirations qui fut publiée le 15 décembre 1895 dans la «Nouvelle Revue». Puis, Moustapha Kamel rentra à Alexandrie en janvier 1896, fit au théâtre Abbas un grand discours où il se révéla orateur remarquable, et repartit pour Paris.

En 1904, Juliette Adam arrivait en Égypte, Moustapha Kamel la recevait avec une joie vibrante de patriotisme. Sa présence ici provoqua de nombreuses manifestations de sympathie. Le Khédivé organisa un banquet en son honneur au Palais de Koubbeh; elle publia des articles, accorda des entretiens dans lesquels elle soutenait vigoureusement l'idée de l'indépendance égyptienne. Lord Cromer protesta, il y eut quelques difficultés...

Moustapha Kamel la rencontra une dernière fois à Paris lors de son retour de Londres; le 10 février 1908, après avoir eu la joie de promener Pierre Loti en Haute-Égypte, il s'éteignait, immensément regretté par son pays. (N.d.l.r.)

Peu de temps avant que la Dame à la Faulx l'emportât, j'étais allée la voir dans son abbaye de Gif, joyau caché dans la vallée de Chevreuse. Quelle curieuse figure que celle de cette doyenne des lettres, attachante encore sous sa couronne de cheveux blancs! Elle avait des yeux d'eau claire, presque blancs — les yeux de Lucrèce Borgia — les joues peu sillonnées; mais de la couleur de l'hostie. Sa robe de velours noir était brodée de dessins bizarres et ses petites mains sèches jouaient avec un long fil de perles.

Tandis que nous devisions le plus gaiement du monde, car cette vénérable dame avait la mémoire débordante d'anecdotes spirituelles, je contempiais, sur les murs du salon, les multiples portraits que les peintres les plus illustres firent de Juliette Adam. Là, en pleine gloire, son frais visage rayonnait, éclairé de ses étranges yeux pâles. Elle était d'une indiscutable beauté et elle avait la grâce des soeurs de *Sylvie*.

Car Juliette Lamber était née à Verberie, en douce terre d'Ile-de-France le 4 octobre 1830. Elle était la fille d'un médecin. Elle se maria deux fois. De son premier mari, elle ne se souvenait que d'une chose, c'est qu'il s'appelait La Messine. Devenue veuve, Juliette Lamber épousa Edmond Adam. Elle débuta alors dans les Belles-Lettres par un volume de contes: *Blanche de Coucy*. C'était en 1858. Elle avait 22 ans.

Quelque temps après, la combativité de son caractère se révélait par sa publication des *Idées antiproudhoniennes sur l'Amour, la Femme et le Mariage*. C'était le moment où le polémiste Proudhon ne laissait aux femmes qu'une alternative: être ménagères ou courtisanes.

Juliette Adam dit son fait à ce secteur. Elle fut une ardente féministe au temps où il y avait quelque mérite à l'être.

Pour faire triompher ses idées, elle s'adressa aux politiciens. Elle fut l'amie de Gambetta, et ce fut certainement l'homme et le Français qu'elle admira le plus au monde.

Son allure de «déesse», comme on disait vers 1860, était si captivante que tous les hommes d'esprit hantaient le salon politique et littéraire de Juliette Lamber.

Avant la guerre de 1870, elle se flattait d'être humanitaire, voire même internationaliste. Les Allemands déferlant sur le territoire lui révélèrent combien elle aimait sa patrie. Aussi bien Juliette Adam était-elle devenue, depuis la défaite, le «Déroulède-femme» de la Revanche.

Elle consacra des centaines de pages pour réclamer la restitution de l'Alsace et de la Lorraine.

En 1879, Juliette Adam fondait *La Nouvelle Revue*. La rubrique des livres qu'elle signait de son nom de jeune fille, Juliette Lamber, fut parmi les plus prisées du temps.

Il y eut dans la vie de cette grande dame des Lettres deux phases très marquées. Jeune, elle se proclamait païenne, elle publiait *l'Education de Laure, Saine et Sauve, Grecque Païenne*.

Mais en 1913, elle donnait à la librairie Plon un roman: *Chrétienne*. L'action, ou plutôt la conversion, se déroulait entre deux personnages: une femme, qui est certainement Juliette Adam elle-même, et un artiste qui fait un voyage en Grèce. *Chrétienne* est l'histoire de l'évolution d'une âme.

Comme je crois à l'influence du milieu, je demandais à Juliette Adam si

son séjour à l'abbaye de Gif n'avait pas aidé à sa foi nouvelle.

— Certainement si, me dit-elle. Le premier soir où j'occupai la chambre de l'abbesse, qu'on disait hantée, je regardai par la fenêtre ouverte le haut mur protecteur qui entoure le grand clos.

«Nul arbre ne me le cachait alors.

«La lune en son plein brillait de tout son éclat sur une herbe humide et luisante qui avait poussé depuis la coupe de septembre.

«Tout à coup, venant du bois, franchissant le haut mur, m'apparurent des formes blanches, glissant deux par deux.

«Elles avançaient dans un rythme lent et se dirigeaient vers la grande ogive des ruines.

«Je n'eus pas peur du tout, une grande douceur me pénétra et, lorsque la vision disparut, elle laissa dans mon esprit cette pensée souriante: «Elles m'accueillent, moi, païenne!»

«Alors je m'appliquai à embellir la demeure de passage où les nonnes se plaisaient à «revenir».

«Et les âmes des mortes avec lesquelles mon âme entra en contact réveillèrent en moi les croyances délaissées... Je retrouvais les naïves prières dont me berçait ma nourrice après plus d'un demi-siècle d'oubli.»

Juliette Adam réclama mon bras pour me faire voir le plain-pied de cette abbaye qui m'apparut comme un musée enchanté. Un vieux domestique nous suivait avec un fauteuil roulant sur lequel il avait déposé une montagne de châles.

Mais Juliette Adam, au bord de ses cent ans, était encore alerte.

— Votre vie a été magnifique, lui dis-je comme je le pensais, et vous avez trouvé la sagesse!

BANQUE BELGE & INTERNATIONALE EN EGYPTE S. A. E.

Autorisée par décret Royal du 30 Janvier 1929

Capital Souscrit L.E. 1.000.000

Capital Versé L.E. 500.000

Réserves au 1-7-1946 L.E. 125.000

Siège Social au CAIRE : 45, Rue Kasr-el-Nil - R.C. 39

Siège à ALEXANDRIE : 18 Rue Talaat Harb Pacha - R.C. 692

Traite toutes opérations de Banque

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

SIÈGE SOCIAL : PARIS - 14, RUE BERGÈRE.

AGENCES en EGYPTE

ALEXANDRIE

R.C. 255

LE CAIRE

R.C. 360

PORT-SAID

R.C. Canal No. 11

Toutes Opérations de Banque

OUVERTURES DE CRÉDITS DOCUMENTAIRES

**AGENCES en FRANCE — en GRANDE-BRETAGNE — en BELGIQUE —
aux INDES ANGLAISES — en AUSTRALIE — à MADAGASCAR — en TUNISIE.**

Filiale à NEW-YORK: THE FRENCH AMERICAN BANKING CORPORATION, 31, Nassau Street.

Banque d'Athènes

(Société Anonyme)

SIÈGE SOCIAL A ATHÈNES

ADRESSE TELEGRAPHIQUE BANKATEN

Etablie en Egypte depuis 1896

110 AGENCES DANS TOUTE LA GRECE

EGYPTE : Alexandrie R. C. 436, Le Caire R. C. 4410 et Port-Said R. C. 148.

ANGLETERRE : Londres, 22, Fenchurch Street.

CHYPRE : Limassol, Nicosie.

ETATS-UNIS: NEW-YORK, The Bank of Athens Trust Co.,
250 West 33rd Street

*Correspondants dans les principales villes du monde.
Exécution de toute opération de Banque en général.*

CRÉDIT LYONNAIS

Fondé en 1863 — Etabli en Egypte en 1874

AGENCES EN EGYPTE

ALEXANDRIE

R.C. 136

LE CAIRE

R.C. 2361

PORT-SAID

R.C. 113

Bureau au Mousky: 71, Rue El-Azhar

COFFRES-FORTS EN LOCATION

19, Rue Adly Pacha (Ex-Maghraby) - Le Caire

Souriante, elle répondit :

— Certes, puisque je sais maintenant que l'âme est impérissable! Il fallait que je croie, car, enfin, tous ces chers amis qui m'ont aimée et qui s'en sont allés avant moi, je tiens à les retrouver...

Un soir, à Senonches, le grand Lucien Descaves me fit part de ce même divin espoir.

Mais Juliette Adam n'oubliait pas les réalités charmantes. Elle me fit servir un goûter fastueux. Tandis que je dévorais, la promenade dans la vallée m'ayant donné appétit, elle faisait, vis-à-vis de moi, son repas du soir. Elle jeta une poignée de sucre dans une grande tasse de Sèvres, y versa peu de café et beaucoup de lait et trempa là-dedans une bonne demi-livre de pain d'épices.

Et, tandis que la vénérable grande dame se confortait, sous l'oeil attentif et attendri du vieux serviteur, je rêvais à ce qu'un siècle a pu attendre et recevoir d'une femme douée d'un coeur qui ambitionnait de tout embrasser, d'un cerveau qui voulait tout connaître... Mais il est si difficile de conclure à la philosophie d'une vie!

BLANCHE VOGT.

UNE LETTRE D'ANDRÉ GIDE

Nous avons reçu de Monsieur André Gide la lettre que nous reproduisons ci-dessous. Les remerciements qu'il nous adresse nous touchent profondément. Nous regrettons seulement que l'extraordinaire lenteur du courrier — digne de l'âge des caravelles et des diligences — ne lui ait pas permis de connaître plus tôt la teneur de l'hommage que nous lui avons rendu.

(S.S.)



André Gide

Paris, le 16 novembre 1946

Mon cher Stavrinou,

C'est hier seulement, 15 novembre, que m'est parvenu votre extraordinaire numéro d'Homage de la SEMAINE EGYPTIENNE (de mars!). Une récente lettre de moi vous avait averti que je ne la connaissais pas encore — et de là ce silence prolongé que vous avez pu prendre, hélas! pour de l'ingratitude. Quant à expliquer comment il se fait qu'un aussi important témoignage de sympathie ait pu mettre tant de temps à m'atteindre... sans doute pensiez-vous qu'il me rejoindrait de lui-même à la manière dont la limaille de fer court spontanément vers l'aimant. Il l'aurait dû certes, mais il ne l'a point fait; et je suis depuis longtemps désabonné à tous les "Argus de presse".

Et me voici tout stupéfait par la parfaite réussite de votre entreprise. Elle dépasse de beaucoup tout ce que je pouvais espérer. Je n'ai pas encore achevé de tout lire, impatient de vous exprimer ma gratitude, mais tous les articles dont j'ai déjà pris connaissance m'ont ravi: certainement parmi les meilleurs qui jamais furent écrits sur mon oeuvre et sur moi.

Cette gerbe de fleurs vient à point pour fêter mon 77ème anniversaire et rien ne pouvait m'apporter plus de joie et de réconfort.

Ce qui me gêne beaucoup, c'est l'apparence d'ingratitude qu'a pu prendre mon silence aux yeux de tous les collaborateurs (comme aux vôtres-mêmes). Ce pourquoi je vous serais très obligé si vous faisiez savoir autour de vous à quoi ce silence était dû. Il aurait pu se prolonger encore, ce silence, sans quelques mots avertisseurs de Taha Hussein — que j'eus si grand plaisir à revoir à Paris — et sans lequel j'ignorerais encore votre hommage.

Il est sans doute bien tard à présent pour écrire à chacun de vos collaborateurs, mais je vous serais fort obligé si vous leur transmettiez de ma part l'expression de ma gratitude.

Voici qui scelle magnifiquement les excellents souvenirs que j'ai remportés de mon long séjour en Egypte, de votre accueil à tous, et très particulièrement du vôtre, mon cher Stavrinou.

Croyez-moi votre inoubliable et très attentivement affectueux.

André Gide

CHARLES DICKENS

CÉLÈBRE ROMANCIER ANGLAIS, ET AMI DU MONDE ENTIER

Par UNA POPE-HENNESSY

Charles Dickens (1812-1870) fut de tout temps le champion des opprimés, et, par ses écrits, inspira plusieurs réformes sociales importantes. «*Oliver Twist*», «*David Copperfield*», «*Nicholas Nickleby*» et «*Bleak House*» sont aussi connus en Europe et en Amérique qu'en Grande-Bretagne.

Dans l'article qui suit, Madame Una Pope-Hennessy, femme de lettres anglaise bien connue, dont la récente biographie de Dickens a été accueillie avec enthousiasme, parle de son œuvre comme réformateur social.

Dans le monde entier, Charles Dickens est le plus connu et le plus aimé de tous les écrivains anglais. Le secret de la séduction qu'il continue à dégarer, si on peut l'appeler un secret, est qu'il était cet être rare, un Anglais qui n'était pas étroitement limité par les préjugés nationaux. Les Italiens, les Français et les Allemands lui étaient également sympathiques et il les traitait avec la même chaleur cordialement impulsive qu'il accordait à ses amis anglais.

Elevé en grande partie à Londres, et bien qu'il n'ait pas mis le pied sur le continent avant sa trentième année, il n'eut jamais l'impression de gêne que ressentent la plupart des Anglais dans leurs rapports avec les étrangers. Il ne se rendait compte d'aucune différence entre eux et lui, et le plus remarquable est qu'avec un minimum d'efforts il pouvait leur parler dans leur propre langue, car il était remarquablement doué pour les langues. Les étrangers reconnaissaient en lui une affinité qui gagnait leur confiance immédiatement. Pour son ami suisse Cerjat, il était comme un frère. Hans Andersen était dans l'extase quand il lui fut permis de se promener à travers Londres au bras de son «*cher Boz*», le pseudonyme qu'employait Dickens. Après une seule visite à un Allemand du nom de Valckenberg, à Worms, Dickens devint à jamais l'ami de la famille. A Paris, il s'entendit à merveille avec George Sand, Lamartine, Victor Hugo, Emile de Girardin, ainsi qu'avec les nombreuses célébrités du monde du théâtre et de l'opéra qui le reçurent. Il n'éprouvait aucune difficulté à les comprendre, car, comme le disait Carlyle, «*un cœur aimant est le début de toute connaissance*».

Peu après la publication des «*Pickwick Papers*» en Angleterre, ils furent lus dans les familles françaises, italiennes et allemandes, qui y reconnurent avec affection une cordialité et un humour qu'elles pouvaient comprendre. M. Pickwick lui-même devint une personnalité européenne. Aucune publicité ne fut faite à l'étranger en faveur d'«*Oliver Twist*» et de «*Nicholas Nickleby*», les ouvrages de Dickens qui suivirent, mais ils n'en firent pas moins la conquête de tous les cœurs, et des milliers d'Européens eurent l'impression d'avoir trouvé un ami intime en la personne du romancier anglais.

On a tant parlé de Dickens comme réformateur de l'Angleterre victorienne que beaucoup ne se sont pas rendu compte que c'est la vie du monde entier qu'il voudrait humaniser. Il ne désirait pas particulièrement critiquer les mœurs de ses compatriotes, mais bien attaquer partout l'inhumanité et les abus. Il protesta contre les cimetières encombrés de Londres, et avec plus de vigueur encore contre ceux de Naples, si remplis de corps que les cimetières de Londres semblaient décents par comparaison.

Le sort des prisonniers tenait beaucoup au cœur de Dickens. Il parla d'abondance dans ses livres des maisons de détention anglaises telles que Newgate, la maison de correction et la Marshalsea, et, chaque fois qu'il visitait une ville de province — Saint Alban, par exemple — il insistait pour visiter la prison, quelle que fut l'heure de la journée. Après avoir inspecté le pénit-

encier modèle de Philadelphie aux Etats-Unis, où les prisonniers étaient isolés en cellule, ce qui était une nouveauté pour lui, il écrivit:

«*Je les regardai avec une sorte d'horreur, comme j'aurais contemplé des hommes enterrés vivants... Je n'ai jamais été aussi ému par quoi que ce soit qui n'ait pas été une douleur personnelle.*»

Soupirant avec les directeurs des prisons, Dickens découvrit qu'ils étaient personnellement aussi bienveillants et cultivés que n'importe qui, mais qu'ils n'étaient pas suffisamment au courant de la nature humaine pour savoir ce qu'ils faisaient. Vingt-cinq ans plus tard, Dickens visita une prison à Lausanne. Là, le système de Philadelphie avait été essayé, puis abandonné après qu'il eût été trouvé peu satisfaisant dans ses résultats. Il fut enchanté d'apprendre par le directeur qu'aucun prisonnier suisse ne serait jamais soumis à nouveau à pareille épreuve.

Poursuivant sa mission humanitaire, Dickens voua d'immenses efforts à la création et au financement de la première clinique fondée en Angleterre, sur l'emplacement de la Clinique de Londres actuelle. Il se désolait à la pensée que les jeunes gens gagnant leur vie à Londres: employés, gouvernantes, étudiants ou artistes, demeureraient, s'ils tombaient malades, à la merci de rapaces propriétaires de pension. Il avait hâte de pouvoir mettre un traitement approprié et un repos nécessaire à la portée de tous ceux à même de payer au moins une petite partie des frais de médecin et d'infirmière, et qui, sans cela, seraient abandonnés à la charité publique. Son dessein était d'aider les personnes des deux sexes qui, si elles tombaient malades, en seraient réduits à la pitié d'autrui. Il voulait combiner le plus grand confort et les meilleurs soins médicaux possibles avec les moindres frais possibles. A cet effet, il organisa quelques représentations théâtrales couronnées du plus vif succès.

Charles Dickens lui-même avait eu une enfance malheureuse, et il ne permit pas au lecteur de ses romans de l'oublier. En lisant «*Oliver Twist*», «*Nicholas Nickleby*», «*David Copperfield*» et «*Great Expectations*», aucun cœur généreux ne peut manquer de ressentir la plus vive sympathie pour les souffrances endurées par les enfants. Beaucoup de lecteurs intelligents se demandèrent si les asiles des pauvres étaient réellement comme il les décrivait, si les écoles privées étaient administrées d'une façon aussi infâme, et les beaux-pères aussi cruels... Mais ce n'est pas les seules conditions sociales dont souffrent les enfants dans ses romans. Paul Dombey meurt parce que l'orgueil de son père ne lui permet pas de croire que son fils est d'une santé délicate, qui a besoin des soins les plus attentifs pour vivre, et qu'il cherche à l'endurcir par les rigueurs d'une école préparatoire à Brighton. La petite Nell meurt de fatigue en tentant d'accompagner partout son grand-père, vieillard sénile qui s' imagine qu'il peut faire fortune au jeu; elle use sa frêle santé à le sauver de cette obsession.

La biographie de Dickens nous le montre luttant pour l'humanité non seulement dans ses romans, mais encore dans la vie pratique, en faveur des opprimés tant anglais qu'étrangers. S'il fallait choisir un symbole pour représenter son attitude, je crois que le meilleur serait un cœur ardent, lançant des flammes chaque fois qu'il est excité par l'injustice ou la cruauté. Dickens se donnait corps et âme à ses différentes croisades. Le résultat fut qu'au physique, il vieillit rapidement. En esprit, par contre, il demeura toujours en effervescence jusqu'à sa mort en 1870. Il fut enterré à l'abbaye de Westminster au mois de juin 1870.

UNA POPE-HENNESSY

L'ADMINISTRATION D'ALEXANDRIE EN 1893

Les premiers pas.

En 1893, la Commission Municipale d'Alexandrie n'exerçait son mandat que depuis trois ans. Les difficultés ne lui firent pas défaut car c'était une institution encore, pour ainsi dire, en voie de formation, exposée par conséquent aux tâtonnements, aux incertitudes et aux entraves qui sont inséparables de tous les commencements. Certes, sa tâche était difficile, et même doublement difficile car, si d'un côté elle devait répondre à l'attente de la population alexandrine qui lui demandait beaucoup et même plus qu'elle ne pouvait lui donner, elle devait, de l'autre, se préoccuper vivement du fait qu'elle traversait une période d'essai.

Pendant cette période, le Gouvernement Egyptien l'observait attentivement pour voir si elle remplissait le but qu'il s'était proposé en la créant et, si les résultats obtenus par elle, l'engageaient à étendre les institutions municipales dans toutes les autres villes du Pays.

En même temps, les Puissances Etrangères suivaient son oeuvre avec intérêt afin de constater si elle offrait telles garanties de modération et de sagesse qui pouvaient les engager à faire abandon, en faveur des institutions municipales, d'une partie au moins des privilèges qui leur étaient assurés par les Capitulations et les Traités et qui constituaient certainement une entrave sérieuse à la bonne marche des affaires.

Erreur de calcul.

Pendant les 20 années qui avaient précédé la gestion de la Commission Municipale, l'entretien de la Ville coûtait à l'Etat une moyenne de 58.000 L.E., montant égal aux ressources dont disposait la Municipalité, en 1893, pour l'entretien ordinaire de la Ville.

Mais un nouveau chef de dépenses figurait au budget: l'entretien du dallage dont les travaux devaient coûter L.E. 11.000 pour une superficie de 450.000 m².

Il ne faut pas oublier que le pavage était dû non seulement à la Commission d'Edilité (qui avait précédé la Commission Municipale), mais aussi à l'initiative des Alexandrins qui s'étaient imposé de très lourds sacrifices en prenant à leur charge la moitié des frais de construction de ce dallage. Qui plus est, des rues entières avaient été pavées par les propriétaires seuls, telles que le Boulevard de Zaghloul, dit de Ramleh, la Place des Consul (Midan Méhémet Aly), les rues Tewfick, Chérif Pacha, Attarine, etc... La Municipalité ne pouvait donc établir de nouvelles routes, puisqu'en augmentant leur nombre, elle se serait trouvée dans l'impossibilité de les entretenir.

Lorsque le Gouvernement avait institué la Municipalité, il avait dressé l'état présumé des dépenses nécessaires à son fonctionnement en lui assignant, en retour, certaines branches de revenus pour y faire face. En établissant ce calcul, le Gouvernement s'était trompé. Il n'avait tenu compte que de ce que lui coûtaient à lui-même les services plus spécialement affectés à une partie de la Ville et oublia que la Municipalité devait être chargée, non plus seulement de continuer son oeuvre, mais d'étendre les services municipaux à toute la Ville.

La situation financière.

Une première entrave à la réalisation de ce but était l'existence de deux contrats absolument ruineux dont la Municipalité hérita du Gouvernement, savoir celui qui fut conclu avec la Compagnie du Gaz qui liait la Ville pour près de cinquante ans, et celui de la Compagnie des Eaux qui la liait *ad vitam aeternam*.

En effet, la Municipalité payait le gaz le double de

ce que payaient les particuliers et il lui était impossible de songer à n'établir l'éclairage public que par le gaz dans les quartiers qui en étaient privés.

Les conséquences de la convention avec la Compagnie des Eaux étaient plus graves encore. Pour démontrer combien l'état des Alexandrins était misérable sous ce rapport, il suffit de relever que la consommation d'eau était de 5 litres par tête d'habitant, alors qu'à la même époque, à Paris, elle était de 200 litres et que sa Presse s'élevait avec véhémence contre l'insuffisance de cette quantité. Etait-il possible, avec un débit aussi restreint de faire observer les règles, non seulement de l'hygiène, mais même de la propreté la plus élémentaire? Evidemment: non! C'était l'insalubrité, la malpropreté infligées à jamais à toute la population.

Quand les habitants de ces quartiers où une canalisation d'eau manquait, où les rues étaient plongées dans une obscurité complète, dangereuse même pour la sécurité publique, venaient dire à la Municipalité qu'ils payaient des impôts tout comme les résidents des quartiers mieux partagés et que, partant, ils avaient droit aux mêmes faveurs, aux mêmes avantages, que pouvait-elle leur répondre? Elle était forcée de leur dire qu'elle ne pouvait rien faire faute d'argent.

Etait-ce là l'idée qui avait présidé à la création d'une institution qui, dans la pensée de ses auteurs, devait marquer une ère nouvelle, une ère de progrès pour Alexandrie?

Loin de pouvoir rien améliorer, la Municipalité était ainsi obligée de se maintenir dans une immobilité absolue, pire que celle que reprochaient jadis les Alexandrins au Gouvernement.

En effet, les réclamations incessantes dont l'Administration du Gouvernement était l'objet, déterminaient de temps en temps ce dernier à faire quelque chose. Le public lui arrachait en quelque sorte, à force de récriminations, une augmentation de crédits alloués à la Ville. Mais avec une Commission Municipale cette espérance d'une situation meilleure n'existait plus. Sa position était intenable, et Joseph G. Chakour Bey (Pacha), le premier Directeur Général, avait un budget tellement étriqué qu'il restreignait tous les crédits au strict nécessaire et en était réduit à proposer des économies de 20 ou 30 livres, économies qui s'élevaient, dans leur ensemble, à une somme dérisoire. Ce fait était la condamnation même de l'état financier d'Alexandrie.

En outre, la Municipalité avait hérité du Gouvernement de l'état déplorable où il avait toujours laissé les quartiers indigènes.

Le Budget ne présentait pas une réserve sérieuse: un millier de livres pour «Dépenses Imprévues». Si une épidémie venait à éclater, fallait-il laisser mourir la population faute de fonds indispensables pour combattre et atténuer le fléau? Devait-on rester désarmé devant une calamité publique?

«Ni emprunts ni impôts».

De tout ceci une conclusion s'impose: la situation financière de la Ville, en 1893, était intolérable.

Il est vrai que les articles 31 et 40 du Décret organique permettaient à la Municipalité d'établir des taxes si ses ressources étaient trop faibles. Mais la Commission s'opposait de toutes ses forces à la création de nouveaux impôts:

— Des impôts pour des dépenses de luxe, d'embellissement et d'utilité: oui, disait-elle.

— Des impôts pour les dépenses de simple nécessité: non, car Alexandrie est déjà plus imposée que les

autres villes puisqu'elle supporte une taxe supplémentaire de 1 % sur la propriété bâtie et que la taxe sur les voitures et bêtes de somme y est appliquée aux Etrangers, ce qui n'est le cas pour aucune autre localité.

L'Etat! C'était toujours lui le responsable.

Taxer encore Alexandrie, tandis que le Gouvernement pourvoyait à tous les besoins du Caire à l'aide des ressources générales de son budget, c'était ériger en système une inégalité de traitement.

A cette époque, la question de l'assainissement avait été agitée au Caire comme à la Municipalité et le Gouvernement, avec l'assentiment des Puissances, avait assuré à la Capitale, qui comptait 400.000 habitants, une annuité de L.E. 50.000 tandis qu'il n'en accordait que 12.000 à Alexandrie pour une population de 240.000 âmes, au lieu de 30.000 qu'il eût dû lui octroyer s'il ne l'avait pas traitée... en parente pauvre!

Le fait est que la Commission Municipale se trouvait en présence d'un état financier qui rendait impossible l'exercice de son mandat. Aussi, pour ne pas arrêter la marche de ses services elle approuva son budget de L.E. 90.000 quitte à soumettre l'ensemble des dépenses nécessaires au Gouvernement, en lui disant:

— Vous avez voulu la Municipalité, faites qu'elle vive!

De l'avis unanime, le Gouvernement devait subvenir aux charges qu'il avait imposées à la Municipalité, en lui donnant les moyens de ne laisser en souffrance aucun des intérêts sur lesquels elle avait mission de veiller, parce qu'un principe de raison naturelle et civile veut que le mandant fournisse au mandataire les moyens d'exécution nécessaires.

En France, en 1893, le Gouvernement ne marchandait pas ses avances aux communes au taux fabuleux d'un et quart pour cent! Aussi n'était-il pas étonnant de voir fleurir sa civilisation.

L'instance devait être longue, peut-être même inutile; les Conseillers Municipaux étaient avertis des difficultés d'amener le Gouvernement à distraire de son budget une allocation quelconque et pour ne pas rester plus longtemps sur le *statu quo*, ils se proposèrent d'imiter l'exemple des villes d'Europe en recourant à l'emprunt pour combler le déficit qu'aurait présenté un budget dressé conformément aux besoins de la Ville, la Municipalité possédant un banquier naturel: sa réserve.

Chakour Bey, en trop sage administrateur, avait fait sienne la devise: «Ni emprunts, ni impôts», persuadé, qu'avec le système des emprunts, la Ville, en fin de compte, n'aurait pu aboutir qu'au déficit. Aussi invoqua-t-il que la Municipalité ne jouissait pas d'une liberté aussi étendue que les villes d'Europe qui ont la libre disposition de leurs revenus, le régime financier d'Alexandrie étant soumis au contrôle du Gouvernement, celui-ci pouvait lui refuser son approbation.

Ce projet d'emprunt demeura platonique; les nouvelles démarches devaient durer neuf ans.

Anomalies.

Alexandrie ne jouissait pas d'un régime de faveur; bien au contraire. Je vous citerai quelques exemples.

L'Etat percevait alors, à son profit, l'impôt sur la propriété bâtie. Cet impôt foncier lui rapportait 45.000 L.E., en 1893. Alors qu'Alexandrie supportait toutes les charges de canalisation, d'entretien, d'éclairage, etc., tous les travaux de viabilité, d'assainissement, d'embellissement même, qui avaient pour résultat immédiat de faire hausser la valeur des terrains et d'augmenter par là la matière imposable, était-il équitable que l'Etat seul en profitât? Il était juste que la Municipalité réclamât les 50 %, et c'est avec insistance qu'elle renouvelait ses démarches.

La question des Biens Libres de l'Etat posait le même problème: Le produit de la vente des biens libres de l'Etat allait à la Caisse de la Dette Publique, pour compte de ses créanciers. Or, il arrivait ceci: La Ville faisait des dépenses énormes pour expropriations, pour constructions de routes, pour aplanissement d'innombrables monticules situés dans sa sphère d'ac-

tion, en un mot pour tous les travaux dont elle avait la charge; ces dépenses avaient pour résultat de mettre sans cesse en valeur des terrains libres qui, autrement, auraient été en état de complet abandon; leur prix de vente augmentait par ce fait, sans que la Ville n'y recueille aucun profit. Ce système était plutôt, pour la Municipalité, un encouragement à ne pas développer son action et même une provocation à la réduire. Aussi, la Municipalité demandait-elle les biens qu'elle aurait pu conquérir sur la mer, soit ceux qu'elle aplanissait, moyennant une petite somme à payer à la Caisse de la Dette, somme que celle-ci aurait pu, en définitive, abandonner au profit de cette institution naissante pour l'encourager à persévérer.

Encore une anomalie: Les recettes de l'abattoir s'élevaient à 5860 L.E., et l'Etat, non seulement y prélevait une redevance de 3500 L.E., mais exigeait que le solde de 2350 L.E., servit à couvrir les intérêts et l'amortissement d'un nouvel abattoir que la Municipalité était obligée de construire et qui devait coûter 20.000 L.E. L'Etat avait cédé l'abattoir à la Ville parce que c'était un service qui entraînait dans ses attributions. L'abattoir n'était donc plus propriété de l'Etat. Ce n'était pas non plus une exploitation comme celle des mines, des carrières ou des salines dont l'Etat pouvait concéder la jouissance en se réservant une redevance sur les produits nets ou bruts. Convenait-il, dès lors, que l'Etat tirât un revenu d'une exploitation de ce genre? La réponse sur ce point ne peut être douteuse, surtout si l'on pense que ce prélèvement arbitraire de 3500 L.E., était excessif, dépassant de beaucoup l'intérêt normal du capital engagé lors de la construction. Et les Alexandrins, à juste titre, demandaient l'affranchissement de cette charge singulièrement inique qui outrageait leur bon sens et privait leur budget d'une de ses ressources normales.

Pis encore: Dans les autres pays, la présence des troupes est une source de bénéfices pour la Ville. Ici, le Gouvernement imposait l'exemption des droits d'octroi pour les denrées destinées à la consommation des troupes, ainsi qu'à l'armée d'occupation, aux garde-côtes et à la police. Et il en était de même pour leurs matériaux de construction. Ce n'est pas tout: L'Administration des Wakfs entendit aussi ne pas payer les droits et les autres administrations gouvernementales se prévalurent de ce précédent. Ce régime exceptionnel d'exemptions, dont jouissaient ces Administrations, était préjudiciable aux intérêts de la Ville. Où était l'égalité de traitement absolue entre tous les habitants d'Alexandrie quels qu'ils soient? Il est vrai que la Commission ne pouvait s'opposer à une résolution Gouvernementale, elle était forcée de la subir mais non de la faire sienne, aussi fit-elle acter au procès-verbal d'une de ses séances: «La Commission, tout en subissant les conditions qui lui sont imposées, regrette la décision du Gouvernement qui la prive d'une partie de ses revenus et passe à la question suivante de l'ordre du jour».

De plus, l'octroi, comme l'épée de Damoclès, était sinistrement suspendu sur le budget et menaçait, à tout moment, d'en rompre l'équilibre. L'octroi accusait, cette année, une diminution de 6183 L.E. Il avait suffi d'une mauvaise récolte des céréales et légumes du pays pour voir échouer la plus raisonnable prévision.

L'équilibre budgétaire ne peut exister qu'à la condition de faire face aux dépenses permanentes avec des recettes de nature à se reproduire chaque année. Le principal chef des recettes, reposant sur un octroi instable, pouvait entraîner la Ville sur la pente fatale du déficit. Cette condition, déjà anormale et précaire en elle-même, était aggravée par le fait que, par suite des conventions commerciales existantes, les produits venant de l'Etranger n'étaient pas assujettis aux taxes d'octroi. Il s'ensuit que, lorsque ces produits, qui ne payaient qu'un droit de douane, venaient remplacer sur le marché la production locale sur laquelle la Ville percevait l'octroi, une partie importante des revenus qu'elle pouvait retirer de ce chef, lui échappait. Ainsi, l'Etat confisquait à son profit des sommes qui, autrement, devaient revenir à la Ville. Il n'y avait qu'un mo-

yen de parer à ce danger et qui aurait donné à cet octroi l'élasticité remarquable qui est un des précieux caractères des taxes indirectes: c'était de mettre sur le même pied les produits locaux et ceux venant de l'étranger, lesquels ne payaient qu'un droit de douane dont l'Etat seul profitait. Malheureusement, les Capitulations, comme la Charte municipale, exigeaient, pour ce faire, l'accord de toutes les Puissances.

Enfin, la taxe additionnelle sur les loyers, qui représentait 12 % du principal, perçu au profit de l'Etat, pesait d'autant plus lourdement sur la population que la valeur estimative des habitations avait été faite après le mémorable incendie de la Ville, au moment où ces habitations étaient d'autant plus rares et ne correspondaient plus à la valeur locative réelle. Les statistiques du service des contributions directes démontraient qu'il

existait 2.220 habitations vides d'occupants. Heureux temps! direz-vous.

Pour vous donner une idée du manque total d'élasticité des recettes, en 1893, il suffit de signaler que celles qui provenaient de la «taxe sur les voitures et bêtes de somme» étaient presque absorbées par les frais de perception.

Voilà ce que j'ai moissonné dans le champ des anomalies de cette époque. Après un demi-siècle, on peut mieux se permettre de juger de la valeur des intarissables récriminations publiques et, ce faisant, reconnaître l'intervention prudente du Gouvernement qui, au fur et à mesure des circonstances, sut délier les cordons de sa bourse en raison des besoins accrus et réels de sa première Municipalité.

(à suivre)

CHARLES ZAHAR



Variétés

DE LA NOUVELLE ORIENTATION DE L'ART MÉDICAL DANS LA MÉDICAMENTATION DES MALADIES

Je vous parlerai aujourd'hui d'un sujet de la plus grande actualité et qui me paraît des plus intéressants.

Il s'agit de la nouvelle orientation de la science médicale dans l'art de soigner les souffrants par des cures de moisissure, qui opèrent dit-on de véritables miracles.

Ce système date depuis la Création, et ce n'est que de nos jours qu'il a pris essor après avoir jalonné la route, de découvertes remarquables dues à son application avec l'art du praticien.

Le vaccin contre la petite vérole, le remède contre la rage en sont les exemples les plus frappants.

Nos mères connaissaient déjà l'efficacité de ce procédé en lavant quand nous étions petits nos figures avec nos propres urines. Depuis des progrès énormes ont été réalisés. On guérit les furoncles avec de la matière d'autres furoncles, et on injecte aux patients toutes sortes de pus pour les immuniser.

L'homéopathie a détroné l'alléopathie.

La terre avec toutes ses décompositions accumulées depuis des millénaires est là pour nous enseigner ce qu'il faut tirer de cette leçon. Les animaux, les plantes guidés par l'instinct se soignent par cette méthode. Les fleurs se parfument et se font belles pour attirer à elles l'abeille, qui suce le liquide qui les blesse et qui le rapporte à la ruche pour en faire le divin miel, qui enrobé dans n'importe quelle potion, nous est tant recommandé pour notre santé.

Les poules dont la chair est exquise picorent dans les ordures et les cochons dont la viande plaît tant, se vautrent dans les mares. On dirait que pour l'obtention du mieux, la rencontre des deux fluides contraires est nécessaire.

Et nous de quoi sommes-nous sortis? de la pourriture! Tu n'es que poussière dit Dieu à l'homme qu'il avait fait à son image, pour rabaisser son orgueil; et tu retourneras poussière.

Il y retournera comme tous les autres animaux et plantes, qui ne vivent que pour augmenter cet amas d'humus, et qui une fois morts, entreront en décomposition pour faire revivre d'autres existences.

Les matériaux eux-mêmes ne sont pas insensibles à cette loi. Les pierres qui semblent devoir résister aux siècles, se fendent et s'effritent pour retomber en poussière, à moins qu'une sécheresse éventuelle ou une ventilation bienfaisante ne les sauvent provisoirement de ce sort.

L'herbe, la mousse détachent les dalles des monuments réputés pour être des plus solides. Sous cette action continue qui les mine, ils finissent par s'écrouler tout d'un coup comme un jeu de cartes.

Autrefois, les hommes ne prenaient pas tant de soins d'eux mêmes, ils ne se lavaient qu'une fois par an, laissant s'accumuler une croûte d'humeurs sur leur corps.

Les paysans ne se risquent à un bain, que s'ils sont malades et quand il est ordonné par un médecin.

À la Cour, les grands seigneurs se parfumaient violemment pour masquer les mauvaises odeurs qui émanaient de leur corps.

Les maladies auraient moins de prise sur eux et ils vivaient longtemps.

Était-ce un bien, c'était-ce un mal. Un homme de l'art pourrait seul peut-être nous éclairer à ce sujet.

J'aurais bien voulu développer davantage l'étude de cette thèse non encore, je crois, abordée jusqu'ici, mais je ne m'en sens pas du tout capable faute d'avoir les connaissances scientifiques et médicales voulues.

Je serais heureux si monesquisse, portée à la connaissance du public, pouvait engager quelques savants à écrire quelques articles à ce sujet ou même à composer un ouvrage, qui retiendrait l'attention du monde entier.

A. WILLNER BEY

Bonnes feuilles**LA VIE TIENT A UN FIL****Par MARCELLE CAPPY**

Avant l'arrivée de cet ouvrage au Caire, nous saisissons l'occasion de ce temps nostalgique si cher à nos lecteurs, pour reproduire les pages ci-dessous de notre fidèle grande amie de Paris.

Spontané, frais, plein de verve et d'humaine sagesse, ce livre possède un charme impossible à définir. Il respire le parfum de la menthe sauvage et des acacias en fleurs.

Si le premier livre de Marcelle Cappy a été salué par d'illustres voix comme le chant de l'alouette, celui-ci fait entendre une voix de rossignol. Quelles roulades... perlées... D'autant plus vibrantes que l'oiseau chante dans son chêne, autrement dit, que l'auteur chante la toujours vivante et humaine terre de France, — la sienne.

Certains n'ont sans doute pas compris l'ensemble de l'œuvre harmonieuse de l'auteur de *«L'Amour Roi»*, lui préférant les mornes ou friands récits d'aventures physico-sentimentales.

«La vie tient à un fil», œuvre de conteur qui par-dessus tout est un poète, touchera le cœur de chacun. A la base des plus grandes amours, n'y a-t-il pas l'amour de la petite ville ou du petit village...

Ici, c'est la terre française du sud-ouest et toute la tendresse, tout l'esprit d'une vieille paysanne Mietou, la Cluquette. A la fois sage et frondeur, d'autant plus sage qu'il est frondeur. D'autant plus frondeurs autrement dit vivant, qu'il semble statiquement sage.

N.D.L.R.

La tradition voulait qu'au jour de l'an, les enfants et les vieillards pauvres s'en allassent de porte en porte souhaiter la bonne année et demander l'étrenne.

Ils couraient du matin au soir et d'une maison à l'autre, chantonnant de seuil en seuil.

Bonjour, bon an,

L'étrenne du Premier de l'an.

On donnait aux enfants des gaufres et des sous; aux vieux une piécette et quelques douceurs.

Dans les familles de notables où l'on respectait religieusement la coutume, on préparait, à l'avance, des platées de gaufres croustillantes. Les maîtresses de maison ne plaignaient, ce jour-là, ni les oeufs, ni le sucre.

On prenait beaucoup de plaisir: les uns à donner, les autres à recevoir. Ainsi tout le monde avait son compte et commençait bien la nouvelle année.

Ce premier janvier, le jour se leva tard et n'ouvrit qu'à demi les paupières mais cela suffit pour que la neige tombée au cours de la nuit resplendit dans tout son éclat. On eut dit que toutes les brebis du monde s'étaient rassemblées et couchées sur la terre afin de la rechauffer sous leur ventre. Les arbres dénudés pointaient de ci, de là, comme des cornes de béliers.

Les enfants, fous de joie, sautèrent du lit sans se faire prier, pressés de pétrir les boules et de s'en bombarder avec des rires. Ils se disaient qu'ils avaient bien de la chance, car courant de côté et d'autre — pour le respect de la politesse — personne ne les empêcherait de s'amuser leur content. Les vieilles gens pensaient différemment. Ils se sentaient des douleurs par ci, des douleurs par là, et trouvaient que c'étaient vraiment la guigne que d'être obligé de sortir par un temps pareil. On ne peut pas faire plaisir à tous. Ce qui arrange l'une dérange l'autre, de sorte que le temps a raison de n'en faire qu'à son idée.

Ce matin du premier janvier, la Cluquette montait à Roudoulou. Elle avait pris par le raidillon afin d'économiser ses pas, mais elle tirait un peu la jambe, ce qui lui remettait le passé en mémoire. Elle avait bien

souvent travaillé chez les Lapeyre, dans sa jeunesse et se souvenait toujours avec attendrissement du Charlemagne, si juste et si bon qu'homme meilleur n'a jamais existé. Et s'il avait eu un tort, le pauvre défunt, c'avait été de se marier car on ne put pas servir à la fois le bonheur public et celui des siens.

Les pommelles rouges et la goutte au nez, la Mietou avançait lentement car cette diablesse de neige, bien plaisante à regarder, était traîtresse sous les pieds.

Lorsqu'elle eut atteint le plateau, elle souffla et leva les yeux vers le ciel où de beaux nuages blancs voguaient ainsi que des navires sur un océan d'azur.

— M'est avis, songea-t-elle, que les habitants du paradis vont en bateau se souhaiter la bonne année.

Dès qu'elle eut franchi le seuil, la Cluquette renifla une atmosphère orangeuse.

La Sarah avait les yeux gonflés, la Danièle un air d'enterrement et Lapeyre une tête de mule qui rumine quelque sale coup.

— Je vous la souhaite bonne et heureuse et accompagnée de beaucoup d'autres... s'écria gaiement la vieille.

— Et à vous de même, répondit poliment le maître de la maison.

Elle ne l'aimait guère.

— C'est un Robespierre et un César.. se disait-elle.

Dans son esprit, ces deux mots étaient synonymes. Peut-être même croyait-elle qu'il s'agissait d'un seul personnage, ses connaissances historiques se trouvant assez limitées. En toutcas, elle voulait dire par là que l'Hippolyte avait un caractère exécrationnel.

Elle n'en laissa rien paraître et se montra ce matin là, aussi aimable et enjouée que possible.

Elle apprit vite la cause de ce malaise.

La petite boîteuse n'avait pu résister à l'attrait de la neige. Sitôt levée elle s'était élancée au dehors afin de la toucher, avait glissé et, son appareil l'empêchant de se relever, appelé à l'aide aussitôt, le père et la mère avaient été aux cent coups.

On avait couché l'enfant bien qu'elle ne ressentit aucun mal et depuis, l'Hippolyte ne décolérait pas, accusant les femmes — La Sarah, la Danièle et la Francine — de ne penser qu'à des bêtises et de n'avoir aucun sens de leurs devoirs.

— Bah! Bah! Bah! remarqua la Cluquette, je vais l'amuser un brin et ça ira tout à fait bien, ...et elle ajouta pour elle-même:

— C'est péché de faire la gueule au 1er janvier...

La petite Gélou était assise au milieu du lit avec sa poupée Delphine dans les bras. Cette Delphine avait traversé de rudes quarts d'heure et en portait les traces. Il lui manquait pas mal de doigts et il ne lui restait guère de cheveux. Ça la rendait infiniment chère car toutes les petites filles, génération après génération, ont une faible pour les poupées chauves.

Sitôt qu'elle aperçut la Cluquette, l'enfant rayonna de plaisir, lui souhaita la bonne année et lui demanda une histoire.

Elle prit place au chevet du lit, toussa et commença:

— Il gelait à pierre fendre. Les oiseaux tremblaient dans les nids. Ils n'avaient eu pour nourriture que quelques grains glanés de ci, de là, et à moitié morts de froid, les pauvres se serraient les uns contre les autres, afin de se communiquer un peu de chaleur.

«Dans les poulaillers, la volaille dormait, la tête sous l'aile. Les chiens se cachaient sous la paille. Les chats se promenaient sur les toits.

«Les lunettes sur le nez, la chouette lisait ses patenôtres dans le saint livre de la nuit et le hibou lui répondait:

— «Hou hou! — Hou hou!

«C'est sa manière de dire: Amen.

«Sur le coup de minuit, il se fit dans les hauteurs du ciel un grand remue-ménage...

— C'était Noël?

— Attends un peu.

«Je disais donc que vers les minuit il y eut dans les hauteurs du ciel un grand remue-ménage, parce que l'Ange Gabriel venait de réveiller tout son monde en frottant une allumette sur le plancher du paradis. Il alluma une chandelle si grosse, si grosse, qu'elle brillait comme un soleil.

« — Pas d'erreur, il y a fête chez le Bon Dieu... se dirent les chats.

Et tout en se rencoignant dans leur trou, les chiens se pensèrent:

« — S'ils pouvaient nous jeter un os ça ferait bien notre affaire...

« — Cocorico! Cocorico! chanta le coq.

« — Cot, cot-cot-cot... piaillaient les poules. Es-tu fou de vouloir nous faire lever d'aussi bonne heure?

«Les oiseaux, les oiselles et les oisillons ouvrirent l'oeil et baillèrent du bec.

«Alors on entendit les anges chanter aux quatre coins du ciel:

— Hosanna! Hosanna! Le fils de Dieu est né...

— Où ça qu'on y aille, où ça qu'on y aille?... répondirent les oiseaux.

« — Venez petits, dirent les anges, on va vous montrer le chemin.

«Et les voici en route.

«Vrrrtt... Vrrrtt... tant d'ailes battaient l'air à la fois que ça faisait un bruit d'averse. Mais les gens couchés bien au chaud sous leurs couvertures n'entendirent rien. Seuls, les bergers qui ne dormaient que d'un oeil, et les rois mages qui erraient sur les chemins se rendirent compte et se mirent en marche.

— Et qui arriva premier, demanda Gélou.

— Les oiseaux, bien sûr.

— Mais lequel oiseau?

— L'alouette. Elle allait si vite qu'elle faillit se rompre le cou sur la porte de la Sainte-étable.

« — Tirolirou... tiro-lirou... ouvrez-moi, dit-elle.

«Le bon St. Joseph leva le loquet et l'oiselette toute étourdie tomba comme une boule de plumes sur la menotte de l'Enfant Jésus qui lui fit la belle risette.

«Depuis ce temps, la brave alouette est la mendicante du paradis. On dirait que la terre lui brûle les pattes:

« — Tirolou... tiro-lirou... chante-t-elle en cognant du bec et de l'aile à la grande porte du ciel — tant et si bien que N.S. laisse de côté ses ouvrages et lui fait, à nouveau, l'aumône d'un sourire.

« — Qui arriva le second?

— «L'hirondelle. C'est une voyageuse qui s'y connaît dans l'art et la manière de ne point trop se fatiguer. Elle était à peine essoufflée.

«Et puis vinrent le passereau, la mésange, le merle, la caille, la perdrix, le pigeon, la Bergeronnette, le rouge-gorge, la corneille, la fauvette, le coucou, la tourterelle — et bien d'autres car s'il me fallait les nommer tous, nous en aurions jusqu'à demain.

— «Cocorico! chanta le coq, grand seigneur, sautant de l'aile et de la crête.

« — Glouglouglou... fit le dindon avec une révérence.

« — Huhu! Huhu! siffla le merle.

« — Ritsissi... ritsissi... dit le pinson perché sur la tête de l'âne, juste entre les deux oreilles, — même que ça le chatouillait et qu'il éternua:

« — Hihan! Hihan!

« — A vos souhaits... Dieu vous bénisse... répondit la compagnie.

«Mais tout soudain, on fit silence. Du haut du ratiel le rossignol chantait.

«Ah! quel cantique, mon enfant... Jamais rossignol ne chanta pareillement. La Sainte Vierge en versa, de joie, une larme — et cette larme ronde et brillante roula par terre.

«Alors, toutes les fleurs sèches mêlées au foin et à la paille se réveillèrent comme d'un songe par le miracle de cette sainte rosée. Les pâquerettes, les myosotis, les violettes, les boutons d'or, les bluets, les coquelicots — et bien d'autres — ouvrirent l'oeil, de sorte que lorsque les bergers et les rois Mages arrivèrent, ils trouvèrent l'Enfant Jésus couché au milieu de toutes les fleurs de la terre et entouré de tous les oiseaux du Bon Dieu.

La petite Gélou applaudit bruyamment, puis s'avisait que la conteuse avait omis de parler du dernier arrivé.

— Le dernier? s'écria la Cluquette, mais, ma fille, ce fut la poule. Elle avait l'oeuf au derrière, et ça la gênait beaucoup.

— Oh! oh! ah! ah! hi, hi... la petite riait aux larmes. Son rire résonnait par toute la maison, réjouissant les vieilles murailles.

— Miettou, demanda-t-elle gardé son oeuf?

— Même qu'elle serrait fort pour l'empêcher de tomber...

«La poule est une bonne personne. Elle voulait donner quelque chose et se disait qu'un oeuf tout chaud était encore ce qu'elle pouvait offrir de plus présentable».

La Cluquette fit la dinette en compagnie de sa petite amie et bavarda un bon bout de temps avec la Sarah rasserenée. Elle souhaita dix mille bonheurs à la famille et conta avant de se retirer, pour la bonne bouche, une deuxième histoire.

— C'était un jour de l'an, d'il y a bien longtemps... commença-t-elle.

— Plus que cent ans? demanda l'enfant.

— Oh! bien plus que cent ans, assura la Miettou. Mais comme à cette époque on ne savait pas compter je ne puis te dire au juste combien ça fait d'années.

«Donc, ce jour de l'an, la terre se réveilla de très bonne heure.

«Puisque tout le monde dort, se dit-elle, je vais vite en profiter pour faire ma grande lessive, ainsi la nouvelle année me trouvera propre en arrivant. Aussitôt dit: aussitôt fait.

«Quand Notre Seigneur se leva, il aperçut de sa fenêtre la lessive de la terre qui séchait, toute blanche, sans la moindre tache.

— «Oh! oh! se dit-il, la terre s'est mise sur son trente et un... c'est le moment d'aller lui rendre visite.

Il appela l'ange Gabriel qui l'accompagne en ses voyages et lui dit: — Prends ta besace et suis-moi. Nous allons descendre sur terre et nous donnerons des étrennes à ceux que nous rencontrerons.

«L'ange Gabriel mit sa besace sur l'épaule en avant.

«Les voici tous deux qui s'engagent sur un escalier de soleil.

«Notre Seigneur marchait en tête. L'ange Gabriel le suivait. Les habitants du Paradis se penchèrent au balcon afin de les contempler et la colombe du St Esprit se percha sur un nuage pour mieux les suivre des yeux.

«Notre Dame la Madone se dit en son coeur maternel:

— «Ah! les pauvrets, comme ils vont prendre de la peine...

«Elle appela les Saintes Femmes:

« — Apportez-moi de la farine, leur dit-elle, du lait, du sucre, des oeufs, du beurre et une goutte d'eau-de-vie... Nous allons faire quelques gaufres pour les régaler à leur retour.

«Les Saintes Femmes obéirent promptement.

«Il y a de tout au Paradis. Les armoires sont pleines de provisions. Ce sont des armoires d'argent avec des portes si brillantes que la pleine lune elle-même semble terne en comparaison.

«Notre Dame versa de la farine dans le saladier bleu du ciel, y ajouta le nécessaire et ses divines mains pétrirent la meilleure pâte que l'on puisse rêver. Pendant ce temps, Notre Seigneur et son compagnon avaient posé leurs saints pieds sur la terre. Ils marchèrent, droit devant eux.

«Ils rencontrèrent des enfants qui avaient été bien sages. Ils leur donnèrent des images.

«Ils rencontrèrent des laboureurs, des vigneron, des jardiniers, des bûcherons, des menuisiers, des charpentiers et des maçons qui avaient beaucoup travaillé. Ils leur donnèrent leur bénédiction.

«Ils rencontrèrent des mamans qui berçaient leurs petits enfants. Ils leur donnèrent l'espérance.

«Ils rencontrèrent des bergers et des bergères qui gardaient de blanches brebis. Ils leur donnèrent des chansons.

«Ils rencontrèrent de vieilles gens qui revenaient de ramasser du bois et allaient courbés sous la charge. Ils leur donnèrent la patience.

«Au bord du soir, ils rencontrèrent des fainéants, qui disaient du mal du prochain.

« — Que faites vous? leur demanda N.S.

« — Nous autres, nous ne faisons rien répondirent-ils. Mais si vous saviez ce que font nos voisins!...

«Ce que fait Paul... Ce que fait Pierre... ce que font Jacques et Barnabé!...

«Et Marie... et Julie... Et Joséphine... Et la Toïnette...

« — Je vois ce que c'est, dit N.S., ces braves gens manquent d'ouvrage.

«Plongeant sa main dans la besace, il en sortit une poignée de puces qu'il leur jeta en disant:

« — Voici de quoi vous occuper. Tant que vous les chasserez, vous laisserez les autres tranquilles».

MARCELLE CAPY

Pour Elle

NOËL

...On l'appelait divin et parce que bien né
L'enfant de Marie eût pu vivre en Maître.
Mais la sublime Bonté fut sa raison d'être
et le Jardin de Paix son jardin préféré.
Il allait pieds nus. Il faisait des miracles.
Et puis il bénissait. Son coeur était l'oracle
où le Saint-Esprit toujours se mirait.
Souviens-toi de Lazare, Marthe et Madeleine
et de tous les exemples illustrés par sa Croix.
Pense un peu à cette Vie et puis vois le Monde.
Hélas! pas une seule joue n'accepte le soufflet.
L'on se tue, l'on se blesse, l'on s'insulte.
Après le Bien, le Mal est devenu un culte.
Ce monde a-t-il raison? Est-ce moi qui ai tort?
Pourquoi suis-je le seul à croire au remords?
Comme moi, pourtant, ils ont vu la crèche illuminée
d'un Jésus rose, bras tendus, et de lumière nimbé.
Comme moi, ils ont suivi l'Etoile de ces Mages
venus de loin offrir leur coeur et admirer.
N'ont-ils pas remarqué le boeuf de l'étable
et combien Joseph avait un air affable?
N'ont-ils pas, comme moi, frissonné d'émoi
en voyant la Vierge Immaculée et sa joie?
Renié, les hommes ont tout renié, comme Judas.

Poète au coeur tendre, il te reste à apprendre
Encore une leçon de Celui qui sut tout donner.
Quoi? Dites vite. Répondez... Tout pardonner.

A. KHÉDRY



Ambassade de France
(Le Patio)

LA LÉGATION DE FRANCE

REÇOIT SON PREMIER AMBASSADEUR

Voici donc la France qui, à son tour, et l'une des premières entre les nations, élève son représentant en Egypte au rang d'Ambassadeur. Disons tout de suite que la nouvelle nous réjouit, et à plus d'un titre.

D'abord, elle nous confirme dans une idée que nous avons toujours soutenue : la France, malgré ses malheurs de 1940, malgré un étouffement de quatre années, malgré les difficultés d'un relèvement qui cependant se dessine maintenant avec une extraordinaire netteté, la France tient bon.

Ce geste montre encore que la France a conscience du rôle moral qu'elle doit continuer à jouer dans le monde et particulièrement en Egypte. Nous laissons volontiers de côté tout ce qui se rapporte à son activité industrielle, commerciale et financière. Nous nous attachons obstinément à ce qu'elle représente pour nous dans les lettres, les sciences, les arts, la philosophie, à toutes les idées qu'elle a répandues dans le monde, non pour s'assurer une hégémonie quelconque et méprisable, mais pour relever partout, sans restriction, la condition humaine.

Il y a en Egypte une colonie française très forte que justifie plus d'un siècle de travail désintéressé. On pense qu'elle sera heureuse, sinon fière, de la distinction qu'elle reçoit en la personne de son représentant.

Nous adressons donc à Son Excellence M. Arvengas, premier Ambassadeur de la République Française en Egypte, nos plus respectueux compliments.

Nous devinons bien que si la France l'a enlevé au Mexique où il la représentait, c'était pour le destiner tout particulièrement au rang dont sa valeur et sa distinction sont dignes.

Il vient ici, à la suite de personnages dont le nom ne s'est pas effacé de nos mémoires : Camille Barrère, M. Gaillard, M. de Witasse.

Camille Barrère qui devint plus tard ambassadeur de France à Rome appartient à l'histoire. C'était l'époque où la France déléguait à l'étranger des hommes comme les Cambon, les Jusserand et lui-même.

Monsieur Gaillard qui arrivait du Maroc et qui parlait l'arabe à merveille, qui fleurissait son langage de mille proverbes empruntés à ce pays, qui s'en allait à travers les souks et les cafés pour bavarder avec le peuple, fut celui qui transforma l'Agence Diplomatique de France en Légation et qui le premier reconnut la nouvelle Egypte devenue indépendante à la suite du traité de 1922.

Il habitait alors cette vaste demeure aujourd'hui rasée, au coin de la Rue Kasr el Nil et de la rue Madabegh. Depuis la guerre se dresse à sa place, un orgueilleux immeuble, pastiche de gratte-ciel ! Cette belle demeure, on l'a dit maintes fois, avait été offerte au Khédive Ismail par un Français d'Egypte, puis rachetée plus tard après le départ du Souverain, par C. Barrère. On lui reprochait de ne pas être authentique. Elle était, en effet, faite de pièces rapportées, mais quelle pièces ! portes de cèdres, mosaïques de marbre, viraux, moucharabiehs, carreaux de Koutaieh, incrustations d'ivoire. C'était le palais des mille et une nuits ! Mais on y attrapait des rhumatismes en hiver ! Et on y était en plein vacarme !

Alors, M. de Witasse résolut de transférer la légation dans un endroit plus calme, plus frais, moins fréquenté, et il s'en alla à pas de géant lui dénicher un petit coin isolé sur les bords du Nil, au-delà de Zamalek, dans l'avenue de Guizeh. C'est là que M. Arvengas a été conduit à son arrivée. Deux immeubles, l'un construit dans le plus pur style marocain, donnant sur l'avenue : c'est la chancellerie ; l'autre, en retrait de la chancellerie, rappelant avec ses balustres le style italien, c'est la résidence privée. On dira : où est le style français dans tout cela ? Il est dans le goût de l'agencement, dans le choix des choses. Rien n'a été abandonné de ce qui faisait la parure de l'ancien Palais ; mais tout y a été ordonné avec art et tout ressort en pleine lumière. De surcroît, on a dessiné un magnifique patio mauresque qui donne accès à un cadre de fleurs et de pelouses, et s'ouvre sur une vue qui, le soir, se pare des teintes chaudes et changeantes du crépuscule.

Mais nous ne saurions oublier que là-bas, en France, dans l'avenue d'Iéna qui parcourt d'un trait les quartiers élégants de l'Etoile, s'élève la résidence qui fait le pendant de celle-ci ; c'est la Légation d'Egypte à Paris, promue elle aussi au rang d'ambassade. C'est un bel hôtel du grand siècle, construit par le duc de la Rochefoucauld, celui-là même, qui, désabusé, composa les «Maximes». Fakhry Pacha eut la main heureuse en achetant cet hôtel pour son pays ; pendant vingt-trois ans, il l'a habité et il y a donné les plus grandes réceptions. Ce diplomate, parfaitement adapté aux manières françaises, a représenté l'Egypte sur les bords de la Seine avec toute sa finesse et son doigté. Il vient de dire adieu à tout cela, ou plutôt au revoir, afin de goûter comme Tircis les charmes de la retraite, sa mission remplie. Le gouvernement français, avant de le laisser partir, lui a décerné la Grand' Croix de la Légion d'Honneur. S.E. Saroit Bey lui succède. La France, le Comité France-Egypte l'ont accueilli avec une faveur particulière et nous voulons croire que dans l'avenir, les relations d'amitié entre les deux pays continueront à se développer dans la confiance et l'estime réciproques, fût-ce seulement en souvenir du passé.

NOËL COWARD

UNE PERSONNALITÉ REMARQUABLE DU THEATRE ANGLAIS

Noël Coward est aujourd'hui une sorte de prodige du théâtre anglais contemporain. Et cela, non seulement à cause de son extraordinaire souplesse et de son succès comme auteur dramatique, écrivain, acteur, metteur en scène et compositeur, mais encore à cause de son aptitude à refléter — toujours d'une manière divertissante — le « climat » de son temps: Il est toujours le Pierrot sensible du moment et pourtant il ne date jamais. Il a constamment été depuis vingt ans l'homme le plus « à la page » qu'on puisse imaginer. Il l'était dans le passé; en ce moment précis il l'est encore. A l'égal d'un baromètre parfaitement réglé, il possède l'aptitude étonnante d'enregistrer le climat changeant des années. Il a su exprimer tour à tour avec éloquence l'état d'esprit bravache des années 1920, la désillusion et le terre-à-terre des années 1930; il exprime à présent non moins éloquemment la froide résolution des années 1940. Vingt ans, c'est déjà long, et dans ces vingt années le mode d'expression s'est beaucoup modifié. Cependant, Coward les a relatés décade après décade, et ce faisant il a relaté l'histoire même du peuple anglais.

Noël Coward se fit d'abord connaître du grand public par « The Vortex » (Le tourbillon), une pièce de théâtre morale par son amoralité même, qui fut comme une accusation de temps par trop légers. Il produisit ensuite toute une série de revues charmantes et d'un goût raffiné. Sa musique était un mélange d'émotion et de rythme; le tam-tam et le battement du cœur s'y combinaient en des airs bien personnels, étrangers et obsédants tels que: « Dance, Dance Dance little Lady » et « Poor little rich girl ». Puis vinrent des comédies mondaines, dont les personnages révélaient l'état d'âme de l'époque: tourmenté et froidement égoïste. Il y eut après cela une période qui fut marquée par une tendance nostalgique et le désir de se soustraire à la vie quotidienne, période durant laquelle Coward donna à son public désorienté l'occasion de s'évader des réalités alors si difficiles à comprendre. Cette période troublée ne dura pas longtemps. Les dernières mesures des valse de « Biller Sweet » furent bientôt couvertes par le tonnerre d'applaudissements qui accueillit « Cavalcade ». Cette oeuvre fit vibrer une corde nouvelle et audacieusement nationale. On put voir tous les membres de la famille royale dans la loge du roi; des pavillons britanniques décoraient la salle; il y eut des chants nationaux et des discours; les spectateurs sentirent leur gorge se serrer et l'on redécouvrit la ferveur patriotique. Le lion anglais s'éveillait de sa torpeur, et « Cavalcade », panorama historique, révélait la lente et sûre émergence du sentiment d'unité nationale.

Nous sommes en 1943 et, dans cette décade sanglante et douloureuse, Noël Coward continue de relater l'histoire de la nation. C'est une histoire d'héroïsme et d'humanité, une nouvelle épopée que chantent tous les hommes. Et, pour la relater, Coward s'est servi d'un nouveau moyen d'expression: le film. Son premier film: « In Which We Serve » met en scène un contre-torpilleur et son équipage. Le capitaine (rôle interprété par Coward), l'officier marinier, le simple matelot... ces hommes et leurs compagnons de bord, leur vie à flot et à terre, leurs foyers, leurs épouses et leurs fiancées, leurs espoirs et leurs craintes: tout gravite autour du navire même, centre d'intérêt pour chaque personnage et chaque épisode.

Qui mieux est, Coward a réussi à donner au public une idée des grands problèmes que masquent les plus petits problèmes personnels. Il a fait ressortir la force spirituelle intangible et pourtant positive qui anime

si puissamment la Marine britannique. Son film exprime d'une manière particulièrement émouvante et remarquable toute la grandeur du peuple britannique en guerre. Cette fois encore Noël Coward a su refléter son époque. Une telle réalisation a quelque chose d'unique, car le fait d'avoir su ainsi exprimer la qualité essentielle de l'arme quasi sacro-sainte qu'est la marine, tout en évitant la fausse sentimentalité, prouve que l'auteur s'est identifié aux marins et aux temps qu'il a décrits.

Cinématographiquement parlant, « In Which We Serve » est un film aussi intéressant et divertissant qu'on puisse le souhaiter. Il est amusant, touchant, dramatique, plein de dignité aussi... un mélange complexe et sûr d'actions et de contre-actions dans le passé et le présent, un film au cours duquel, dans une série de rappels du passé, nous assistons aux terribles scènes vécues de marins naufragés s'accrochant au radeau de sauvetage, après lesquelles on nous montre les divers épisodes de leur vie tels que s'en souviennent ces hommes au moment critique où ils sont littéralement suspendus entre la vie et la mort.

Tout le film ou presque dépend d'un seul et même homme: son auteur. En effet, Coward écrivit le scénario, en prépara la production, fut co-metteur-en-scène du film, choisit les interprètes, joua lui-même le rôle principal, composa la musique et surveilla tous les aspects de l'entreprise.

L'Amirauté britannique prêta son concours: elle mit à la disposition de Coward des conseillers techniques et autorisa les opérateurs de prises de vues à filmer des scènes uniques de la Flotte en action; ces scènes furent introduites dans le film à côté de celles qui furent tournées en studio, pour obtenir le plus impressionnant réalisme. La réplique du contre-torpilleur qui fut construite dans un des plus vastes studios de Denham fut une chose étonnante et à toute épreuve; du point de vue cinématographique comme du point de vue technique. Son énorme coque grise reposa en cale sèche au milieu des lampes à arc, des fards, du haut-parleur et des scénarios découpés qui font partie des accessoires de tout studio de prises de vues.

Un jour, pendant qu'on tournait le film le roi Georges VI, la reine Elisabeth et les deux princesses royales, accompagnés du vice-amiral Lord Louis Mountbatten (le chef des opérations combinées de Grande-Bretagne, qui est cousin du roi et un ami intime de Coward) visitèrent le studio à l'improviste et passèrent la journée à examiner, à regarder, à questionner, les uns et les autres aussi captivés par le côté technique des prises de vues qu'émus par le caractère épique et la sincérité de l'histoire ainsi cinématographiée.

Coward se refusa à toute concession du point de vue financier: c'est-à-dire qu'il ne fit pas dépendre le succès du film de l'emploi de vedettes. Les artistes furent choisis d'après un seul critère: leur aptitude à bien remplir leur rôle; autrement dit, ils durent d'abord être capables d'extérioriser leur personnage, puis de lui ressembler au physique. Point de noms de vedettes en tant que vedettes. Mais, d'une manière générale, l'interprétation est superbe. Coward lui-même travailla ferme pour s'adapter à la technique du cinéma, car ses gestes vifs et ses jeux de physionomie qui portent si bien sous les feux de la rampe paraîtraient exagérés sur l'écran, outre qu'ils eussent été déplacés à propos de la flotte, « l'arme silencieuse ». Il dut donc s'en débarrasser et joua son rôle avec un réalisme ardent et une sorte d'humilité, avec une révérence presque mystique pour son personnage bien caractéristique.

que de son attitude envers les idéaux qui s'expriment à travers le film.

Coward s'imposa la plus sévère discipline. Il répéta maintes et maintes fois son rôle jusqu'à ce qu'il sut l'interpréter à la perfection. Il en alla de même du scénario. Lorsque, au cours des prises de vues, une scène eut besoin d'être modifiée, il interrompit tout et, séance tenante, sur le plateau, au restaurant, n'importe où, il la récrivit, la fit répéter, la discuta, la récrivit encore, puis encore, autant de fois qu'il le fallut, avec cette facilité et cette sûre maîtrise auxquelles il doit d'être aujourd'hui une personnalité marquante du théâtre anglais.

Toutefois, tout satisfait que Coward puisse être du succès de son premier film, sa grande passion est toujours le théâtre. Impossible de l'empêcher de supporter les tribulations et les épreuves même d'une troupe d'acteurs en tournée. Coward est d'avis que le peuple britannique doit être divertie le plus possible et que, non seulement Londres, mais aussi le pays tout entier doit avoir le meilleur divertissement qu'on puisse — et qu'il puisse — lui donner. C'est pourquoi,

tandis que la même compagnie cinématographique prépare la production de son prochain film: «This happy Breed», qui sera tourné à Denham au début de l'année prochaine, il joue en tournée (une longue tournée — la pièce de théâtre dont ce film sera l'adaptation. Avec une troupe d'excellents acteurs il parcourt chaque semaine la Grande-Bretagne et présente trois pièces de son répertoire de genres très différents, qui alternent avec des spectacles musicaux spécialement organisés à l'intention des soldats et des ouvriers d'usines de guerre. Dans les villes industrielles et dans celles qui s'enorgueillissent de posséder une cathédrale, dans les centres agricoles, dans les ports de l'Atlantique et dans les cités enfumées du nord, Noël Coward fait partout apprécier en province l'art dramatique le plus élevé. Il aime jouer devant le public britannique, aussi joue-t-il devant lui et écrit-il pour lui. Son oeuvre est le meilleur témoignage qu'il puisse lui rendre. Et les foules qui viennent toujours l'applaudir sont le meilleur témoignage que le peuple britannique lui rend en retour.

LESLEY BLANCH

DANIEL-ROPS

GRAND PRIX DE LITTÉRATURE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'Académie Française vient de décerner son Grand Prix de Littérature — la distinction la plus haute dont elle puisse honorer un écrivain, après celle qui consiste à l'appeler à elle — à M. Daniel-Rops pour l'ensemble de son oeuvre et plus spécialement pour ses derniers ouvrages: *Histoire Sainte* et *Jésus en son temps*.

Cet hommage attire opportunément l'attention sur un écrivain dont l'oeuvre, déjà importante, était appréciée tant au Canada qu'en France. Daniel-Rops appartient à cette génération d'écrivains qui est entrée dans la vie littéraire au lendemain de la guerre 14-18, dans ces années de crise morale et économique, qu'il a appelées lui-même des «années tournantes».

Agrégé d'Histoire, chrétien convaincu et militant, M. Daniel-Rops se trouvait tout naturellement amené à porter un diagnostic sur cette crise de la conscience mondiale et à en chercher le remède. C'est ce qu'il a fait dans ses essais: *Notre inquiétude*, *Le monde sans âme*, *Les Années Tournantes* qui attirèrent tout de suite l'attention de la critique. L'auteur de ces livres jetait sur le monde moderne livré à la machine, subjugué par des idéologies dangereuses, un regard lucide. Il ne voyait de salut que dans un retour aux valeurs spirituelles dont le catholicisme a la garde. Que n'a-t-il, alors, été mieux entendu?

Cependant, l'écrivain éprouvait le besoin de jeter dans des oeuvres d'imagination son expérience de l'homme et sa philosophie de la vie. Il écrivit alors plusieurs romans dont les plus achevés sont *L'épée de feu* et *Mort, où est la victoire?* Ce dernier roman, surtout, oeuvre d'une forme très classique qui évoque, les chefs-d'oeuvre de Bourget, trouve dans l'âme du lecteur une profonde résonance. C'est l'histoire d'une femme remarquable par la beauté et l'intelligence, passionnée jusqu'au crime, et qui, après une vie de péchés, retrouve la grâce qui l'avait désertée. Il y a, dans les meilleures pages de ce long roman, un souffle chré-

tien aussi ardent que celui qui soulève l'oeuvre de Bernanos.

Avec ses derniers ouvrages, *Histoire Sainte* et *Jésus en son temps*, c'est l'historien qui reparait — mais avait-il jamais disparu chez l'essayiste, même chez le romancier? — en M. Daniel-Rops. Ces ouvrages, en effet, ne sont pas des oeuvres d'exégèse. L'auteur s'efforce, par des aperçus et des rapprochements avec l'histoire des autres peuples de l'Antiquité, de donner des événements racontés dans l'Ancien Testament, une explication humaine, rigoureusement historique, qui soit, cependant, en accord avec la signification surnaturelle. Il ne craint pas les rapprochements hardis, assimilant Samson au Grand Ferré, évoquant Disraéli à propos de Joseph, ministre du Pharaon. Il rend ainsi plus vivante encore, si besoin était, plus compréhensible en tout cas, l'histoire merveilleuse du peuple élu.

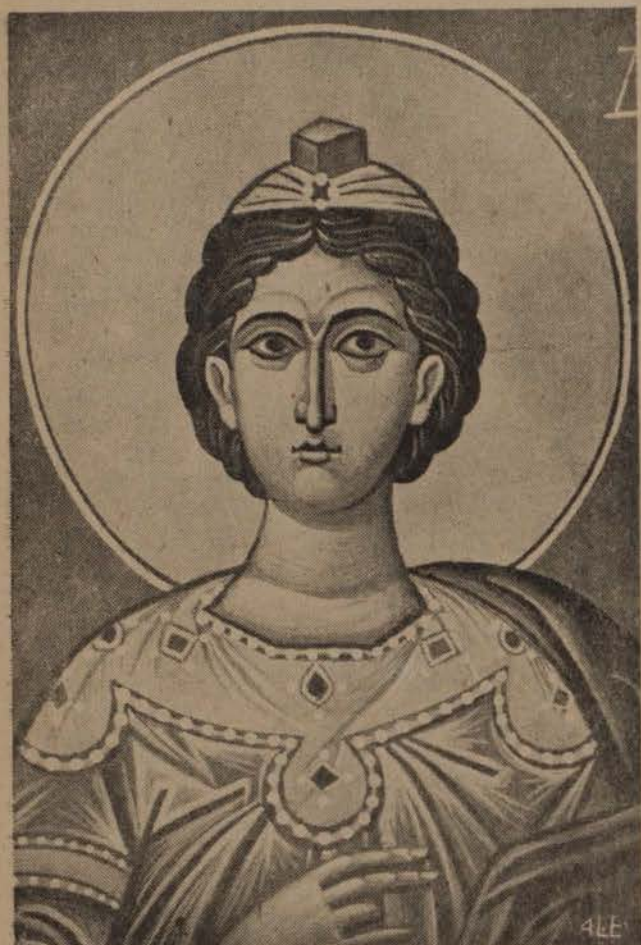
Mais M. Daniel-Rops sait toujours se garder d'un rationalisme dangereux. Devant une scène biblique, comme celle de Booz endormi sous le croissant de lune, il se garde de donner une interprétation qui limiterait le sens admirable de cet épisode. Et il écrit, à ce propos, cette belle phrase où il indique l'équilibre difficile et nécessaire qu'un Renan n'a pas su garder entre l'historien et le croyant: «Mais qui, parmi tant de faits où la volonté de l'homme semble moins en cause qu'un dessein providentiel, dira où s'achève le champ de la critique et où commence celui de la foi?»

Homme de foi et de science, artiste consciencieux et puissant, M. Daniel-Rops, qui est en pleine possession de son talent, donnera sans doute beaucoup d'autres oeuvres aussi fortes que celles que nous avons trop brièvement mentionnées. Il est de ces écrivains dont on peut attendre beaucoup, parce qu'on sent, dans leurs écrits, la puissance d'une destinée et la chaleur d'une conviction.

S.

PHOTIS CONDOGLOU

(Fragment)



D'OU viennent ces choses dans ma tête ! Il est des moments où tombe un rayon en moi et je m'en vais ailleurs, en un autre monde... Tenez, voici devant moi un jardinet et un lierre qui grimpe sur le mur. C'est en plein midi. Un petit chien blanc remue et va au fond, il traverse un chemin, qui est étroit et tout obscur parce que des arbres épais le couvrent et, à droite et à gauche le borde de la fraîche verdure...

Regardez ! Je marche, je ne sais où, en vérité, et je m'arrête devant une maisonnette aux volets vert foncé ; ses murs sont pareils à un vieux meuble précieux. Un petit jardin aux immobiles arbrisseaux apparaît à travers la palissade, qui est devenue comme poilue par le duvet vert de la pluie.

Les grands arbres du chemin ont de larges feuilles, comme des semelles. Sur le sol, plus loin, est répandue une ombre dense, telle de l'encre. Ça et là s'égaré un reflet bleuâtre.

Je me tiens devant la porte close du jardin et je me signe de me trouver ici. Je rôde longtemps autour de cette maison, sur le trottoir, comme si j'étais un voleur. Mais moi je ne me détache pas d'ici, car j'y suis heureux, c'est ici qu'est mon bonheur ! Je vois clairement que je ne puis m'arracher à ce lieu, je comprends que jamais je ne retrouverai la paix qui

caresse mon âme en cet instant, dans ce chemin...

Je m'attarde donc et j'éprouve un doux engourdissement de félicité — comme si un léger sommeil me prenait — je ferme les yeux debout, là, devant la maison étrangère.

Mais peu après je les rouvre, (on dirait que je crains de perdre mon bonheur) et je les cloue sur le marteau de la porte, un lionceau de bronze dont la langue jette un petit éclat.

Je ne sais, par le saint nom de Dieu, je ne sais ce qui fait que toute chose distille en moi une douce paix, ici où je demeure...

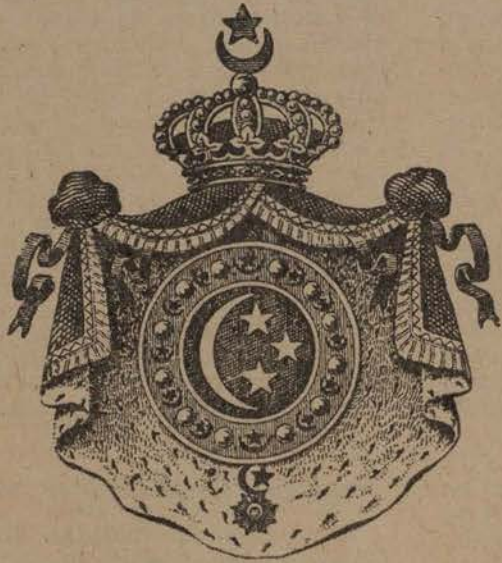
Je me retourne et je vois le mur de la maison qui est sur le chemin. Ici, en bas, tout nage dans l'ombre, qui ressemble à un profond lac sans soleil sous les arbres ; là au-dessus cependant, aux fenêtres fermées et plus haut encore, jusqu'aux tuiles, le soleil fourmille par morceaux entre les feuilles des arbres.

Le silence s'étend au-delà. Un chaton qui joue sur le trottoir d'en face a un noeud rouge, et ainsi, comme il est plongé dans l'ombre, on croirait un poisson qui s'agite dans les profondeurs obscures de la mer...

(Tiré de "Récits et Evénements")

(Trad. du néo-grec par Jacqueline Faquis)

Le Monde Officiel et Diplomatique



A l'Ambassade de France

Le Dimanche 1er Décembre 1946 à 12 heures, Son Excellence Monsieur Gilbert Arvengas a été reçu en audience solennelle au Palais d'Abdine pour présenter à Sa Majesté le Roi ses lettres l'accréditant comme ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de France en Egypte. Son Excellence l'ambassadeur, accompagné de Aly Rachid bey, deuxième Chambellan, s'est rendu au Palais Royal dans une voiture de gala de la Cour, escortée par un détachement de la cavalerie de la Garde Royale. Messieurs les membres de l'ambassade ont suivi dans deux voitures de gala de la Cour Royale. A son arrivée ainsi qu'à son départ, Son Excellence l'ambassadeur a été salué par une garde d'honneur et par l'Hymne national français.

Ont assisté à cette solennité: Son Excellence le ministre des Affaires Etrangères. Son Excellence l'Administrateur général des biens privés et des palais royaux, Son Excellence l'Aide de camp en chef, le Chef par intérim du Cabinet de Sa Majesté le Roi et Son Excellence le Premier Chambellan.

A la Légation de Transjordanie

Le lundi 12 décembre 1946 à midi S.E. le docteur Fawzy bey El Molki a été reçu en audience solennelle au palais d'Abdine pour présenter à Sa Majesté le Roi ses lettres l'accréditant comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du royaume hachemite de Transjordanie en Egypte.

S.E. le ministre accompagné de Ali Rachid bey, deuxième chambellan s'est rendu au palais royal dans une voiture de gala de la Cour escortée par un détachement de la cavalerie de la garde royale et suivie d'une autre voiture de gala où avaient pris place M. le premier secrétaire et M. le deuxième secrétaire de la légation. A son arrivée ainsi qu'à son départ S.E. le ministre a été salué par une garde d'honneur, musique en tête.

Ont assisté à cette solennité S.E. le ministre des affaires étrangères, S.E. l'administrateur général de biens privés et des palais royaux, S.E. l'aide de camp en chef par intérim du cabinet de Sa Majesté le Roi et S.E. le Premier Chambellan.



S. S. l'ambassadeur de France photographié à sa sortie du Palais, entouré de S.E. Ismail Teymour pacha, Premier Chambellan, de M. Du Gardier, chargé d'affaires, et des membres du personnel de l'ambassade.



Pour la première fois, la Transjordanie possède une légation au Caire. Et c'est le Dr. Fawzi bey el Molki qui est son premier représentant diplomatique en Egypte.

On le voit sur notre cliché à l'issue de la cérémonie entouré du personnel de la légation et de S.E. Ismail Teymour pacha, premier chambellan.

ECHOS ET NOUVELLES

Le Sérapeum d'Alexandrie

Dans un article, accompagné de belles photographies et publié par «France-Illustration» (28 septembre 1946), M. P. Jouguet fait le bilan des recherches entreprises depuis 1942 par M. Alan Rowe, directeur du Musée gréco-romain d'Alexandrie, sur le site du Sérapeum d'Alexandrie, à l'endroit même où se dresse la fameuse colonne Pompée, d'erratique mémoire!

Les recherches de M. Alan Rowe permettent maintenant d'identifier les restes des principaux monuments et de dater de manière précise l'histoire du sanctuaire qui dominait autrefois l'antique Rhacoté, chère à Pierre Louys.

C'est le Roi Ptolémée III qui a dédié l'enceinte et le temple à Sarapis. Qui est Sarapis? Ce n'est que la forme hellénisée d'Ousor-Hapi, ou Osiris-Hapis, le dieu même de la nécropole memphite. Selon la croyance habituelle, tout mort se voyait divinisé et prenait le nom d'Osiris. On comprend maintenant la métamorphose, si l'on se rappelle que les animaux — ou certains tout au moins — étaient l'objet d'un culte rituel dans l'ancienne Egypte.

Petits oiseaux devenus grands...

Il y a des gens qui passent inaperçus en Egypte, et plus tard, un bref écho de journal nous apprend qu'hors de nos terres ils ont fait une ascension vertigineuse. Témoin l'écrivain Arthur Koestler, auteur d'un livre aujourd'hui très discuté «*Le Zéro et l'Infini*». Cet homme de 41 ans a franchi de multiples frontières; son esprit autant que son corps semble en éternel mouvement. Né en Hongrie, il a rejoint la Palestine après 1918, où il travailla avec un architecte arabe, puis il est venu au Caire fonder une revue dont la durée fut éphémère. (On aimerait savoir laquelle, il y en a tant eu à subir ce triste sort!) Après cela, suivons-le comme nous pouvons: Allemagne, Europe Centrale, URSS, France, Espagne, Angleterre. L'an prochain, Patagonie peut-être, avec arrêt sur la Betsiboka... pour atteindre quelque imaginaire Monomotapa!!!

Un autre oiseau de passage du même genre n'est autre que Rex Warner, le célèbre écrivain anglais de «*L'Aérodrome*». On apprend aujourd'hui qu'après avoir fait ses études dans l'antique Oxford, il est venu enseigner en Egypte! Nous aimerions savoir, vraiment, quand et où cet homme aujourd'hui célèbre est venu se mêler à ses confrères en pédagogie anglaise sur les bords du Nil.

Mohamed Naghi à l'UNESCO

En novembre, le célèbre peintre égyptien Mohammed Naghi est arrivé

à Paris pour représenter l'Egypte à l'UNESCO.

En le désignant pour cette mission, le gouvernement égyptien a eu la main heureuse. Mohammed Naghi voue depuis longtemps à la culture française une profonde admiration. Il dit volontiers ce qu'il doit à Claude Monet, se qui ne l'empêche pas aujourd'hui de faire oeuvre très personnelle. Ce n'est pas seulement un peintre de très grand talent, c'est aussi un homme curieux de manifestations intellectuelles, curieux aussi de la vie. Il a déclaré dans une interview récemment accordée à l'A.F.P. qu'il était déjà allé au café de Flore où, comme chacun sait, mijotent les ragôts existentialistes...

Parlant plus spécialement de l'UNESCO, il en a bien exprimé l'esprit en disant que cet organisme «opposé à un scepticisme certain une foi inébranlable quant à ses possibilités». Mais, a-t-il ajouté, «il ne suffit pas de prôner le rapprochement des nations pour que cela se fasse».

Bien sûr! Mais nous savons que si nous désirons réussir à faire de notre vieille terre un monde stable et juste, il n'est pas d'autre chemin que celui de la volonté, et la volonté ne va pas sans foi.

Le Groupe d'Alger

Le groupe d'Alger est sur le chemin de la célébrité. Il rassemble en France un certain nombre d'écrivains, jeunes, tels qu'Emmanuel Roblès, Cl. de Fréminville, Jean Amrouche, et leur incontesté chef de file Albert Camus.

Ces écrivains français venus de l'Algérie ont un rôle bien défini à jouer et ils le savent. Ils inaugurent en quelque sorte la littérature algérienne de langue française, en s'attachant à la peinture inférieure de l'homme algérien.

C'est une tentative qui n'avait jamais encore été faite. Qui écrivait sur l'Algérie? Qui écrivait autrefois sur l'Egypte? Des écrivains venus de l'extérieur, qui ne voyaient que le côté pittoresque, décoratif, de la vie et des personnages qu'ils mettaient en scène. N'avait-on pas abusé du procédé ici-même, en Egypte, avant la guerre? Rappelons-nous seulement «*Palace-Egypte*».

Germain Nouveau et l'aveugle d'Aramoun

Dans les «Lettres Françaises» (4-10-46), R-Jean Boulan ressuscite le souvenir du poète Germain Nouveau. Au Liban, dans le village d'Aramoun, où restent inscrites sur les ruines, et dans les bois de pins, les traces du passage de Chateaubriand et de Barrès, Germain Nouveau se fit vers 1832, sous les ordres d'un père maronite, l'éducateur des petits montagnards.

Ce fut de courte durée. Le poète eut le malheur de s'éprendre follement d'une femme mariée du village, et il fut chassé, honni, condamné à la vie des maudits qui errent sans pain, sans espoir et sans amour. Un jour «rencontrant sur le trottoir une jeune aveugle mendiant son pain, il lui prend la main, l'entraîne, lui parle d'amour et le lendemain on pouvait les voir tous les deux à Bab Edriss ou sur la place tendant la main: l'aveugle et le poète, deux mutilés, deux épaves, et cependant deux coeurs».

Pourquoi faut-il toujours qu'on s'émeuve à distance et que rares soient les poètes dont on pense à consoler la détresse pendant qu'ils sont parmi nous?

Roger Caillois et le «*eru*»

Un nouvel écrivain, M. Raymond Guérin vient de publier un ouvrage intitulé «*L'Apprenti*» dans lequel les descriptions ollé-ollé sont nombreuses, maticuleuses, burinées avec la science de l'initié, car, il paraît que tout doit être dit, que le masque doit enfin tomber, nous dit l'auteur. Ladessus, nous autres, nous rions doucement! Parce que, si c'est le masque qui doit tomber, il y a sûrement une erreur de mots!

Nous sommes comme Roger Caillois, nous voulons qu'on ne brouille ni les cartes, ni le jeu.

Car, Roger Caillois n'est pas tout à fait d'accord avec R. Guérin («Spectateur» 15 oct. 46). Il admet, il demande, il exige même que tout soit dit. Mais, attention, casse-cou, ou autre chose... écrit-il! Les pages où tout est dit risquent de s'isoler dans l'esprit du lecteur et d'accaparer tout son intérêt, au détriment du reste de l'ouvrage. Très juste! Et cela revient à dire qu'à part les mots crus et les descriptions salaces, le livre de M. Guérin n'a pas grand'chose de neuf à nous offrir!

N'en déplaise à MM. Caillois et Guérin tout ensemble, le droit de tout dire, pour nous, c'est une toute autre affaire!

De certains titres alléchants pour textes indigestes

Un de ces innombrables recueils américains qui envahissent notre siècle, un certain «Magazine Digest» trouve fort opportun et alléchant de dissertar sur la décision prise par les français de supprimer les maisons dites «closes» et il intitule son article: «Paris restera-t-elle la cité du Péché»? C'est en effet d'une importance capitale pour tout le monde! Car, pour certains étrangers, Paris, c'est bien entendu Montmartre, le bal Tabarin, les boîtes de nuit etc... Et chacun sait que rien de pareil n'existe nulle part ailleurs! Chicago, Piccadilly... sont des lieux austères où dès le coucher du soleil, chacun rentre chez soi!

Or, il advint qu'un jour, un écrivain français, journaliste et orateur, fit dans les cités anglaises une vaste tournée, et se mit en devoir de parler dans chacune d'elles des foyers français: «Je suis journaliste par vocation, dit-il, mon métier m'oblige donc à aller un peu partout; alors, je vais quelquefois à Montmartre, et... je n'y rencontre guère, il faut bien l'avouer, que des étrangers!»

L'assistance eut le bon goût, paraît-il, de ne pas paraître autrement surprise.

Nous livrons cette anecdote à l'auteur de l'article du «Digest». Et puis, comme le dit un proverbe français, il est bon de ne pas parler de corde dans la maison d'un pendu! Car, sur la page de couverture de ce «Digest», il y a certaine image en couleurs... on ne vous en dit que cela!

La Suède commémore le 100^e anniversaire de la mort de son grand poète Esaias Tegnér, auteur de la «Frithiofs Saga»

Le centenaire de la mort du grand poète suédois, Esaias Tegnér, a été célébré le 2 novembre dans la ville universitaire de Lund.

Esaias Tegnér a été professeur d'esthétique à Lund avant de devenir évêque de Vexjo, en 1824. Sa période la plus féconde se place pendant les années passées à Lund. C'est là qu'il prononça ses discours les plus brillants et composa la plupart de ses poèmes, dont la célèbre «Saga de Frithiof». Cette oeuvre, basée sur une antique légende nordique, a été traduite en plusieurs langues.

La manifestation a été couronnée par une imposante solennité dans la Chapelle de l'Université, en la présence, notamment, du Prince Royal et de la Princesse Royale, et au cours de laquelle Anders Osterling, un des poètes les plus éminents de l'heure actuelle, a lu un beau poème, écrit spécialement pour cette occasion. Il y décrit la vie de Tegnér et ses luttes, à une époque fort semblable à notre propre monde bouleversé d'après-guerre, pour faire comprendre aux peuples que l'humanité doit modifier le cours de son existence, vivre dans la paix ou succomber. Dans la soirée, la commémoration s'est terminée devant la statue du poète par l'hommage que les étudiants sont venus rendre au grand écrivain.

En relation avec le centenaire, une exposition spéciale avait été organisée dans la bibliothèque de l'Université. Les manuscrits de la plupart des oeuvres de Tegnér, écrits de sa lisibile et gracieuse écriture, se trouvaient exposés, ainsi qu'une collection de portraits du poète. Sa demeure, composée de deux petites pièces dans une ruelle paisible, est conservée comme musée. Sur le pupitre de son cabinet de travail se trouvent encore sa tabatière, sa plume et son écritoire.

Le centenaire a été célébré aussi à Vexjo dont Esaias Tegnér a été évêque et où il est enterré.

Le Lauréat du Prix «Femina»



Le lauréat au milieu du jury

Le 30 Novembre, le Prix «Femina» a été attribué à Michel Robida, pour son livre «Le temps de la longue patience». Michel Robida est né le 29 Juin 1909 à Paris, il est actuellement chef des services de reportages de la radiodiffusion française. Il a déjà publié plusieurs livres de contes et nouvelles et un roman breton, «Botemry».

Prix Nobel

Sept Américains et un Suisse ont reçu les Prix Nobel de cette année. Le Prix de Littérature, décerné par l'Académie Suédoise, a été donné à l'écrivain suisse, de naissance allemande, Hermann Hesse. L'Académie suédoise des Sciences a décerné le Prix de Physique au Professeur P. W. Bridgman, de l'Université Harvard et a décidé de diviser le Prix de Chimie entre trois Américains; le Professeur James B. Sumner, de l'Université Cornell en reçoit la moitié, tandis que l'autre moitié va au Dr. John H. Northrop et au Dr. Wendell M. Stanley, de l'Institut Rockefeller de Recherches Médicales, à Princeton. Finalement, le Comité Nobel du Storting de Norvège a divisé le Prix de la Paix de cette année entre le Prof. Emily Greene Balch, de Boston, et le Dr. John R. L. Mott, de New York.

Comme il a déjà été annoncé, le Prix Nobel de Médecine a été récemment décerné au Professeur H.J. Muller, de l'Université d'Indiana, aux Etats-Unis. Ainsi, pas moins de sept Américains ont été honorés cette année de ces hautes distinctions internationales que sont les Prix Nobel. Ceux-ci se montent chacun, en 1946, à 121.524 couronnes (\$ 33.800).

Le lauréat du Prix de Littérature, Herman Hesse, est âgé de 69 ans. Il mène depuis de longues années une vie retirée dans sa villa du petit village de Montagnola, sur le lac de Lugano. Ses médecins ne lui permettront probablement pas de venir à Stockholm recevoir son prix en personne.

Le Prof. P.W. Bridgman a reçu le

Prix Nobel pour ses découvertes dans le domaine de la physique des hautes pressions. La plupart de ses expériences ont été faites avec une pression de 12.000 atmosphères, mais le Prof. Bridgman a aussi inventé un appareil qui l'a mis en mesure d'obtenir des pressions mesurables allant jusqu'au chiffre fantastique de 400.000 atmosphères.

Le Prof. J.B. Summer et le Dr. J. H. Northrop ont reçu leur Prix pour leurs études sur la cristallisabilité et la nature chimique des enzymes. Le Dr. W.M. Stanley a poursuivi ses recherches dans un domaine connexe: il a réussi à isoler à l'état pur une albumine ayant toutes les propriétés d'un virus. L'an dernier, huit millions de soldats américains ont été inoculés avec un nouveau vaccin contre l'influenza, préparé pendant la guerre dans son laboratoire.

Des deux lauréats du Prix de la Paix, Miss Emily Greene Balch est la fondatrice et la Présidente de la Ligue Internationale des Femmes pour la Paix et la Liberté et le Dr. R.L. Mott est Président pour le monde entier de l'Union Chrétienne de Jeunes Gens et Président du Conseil International des Missions.

Les prix seront, comme d'habitude, remis aux lauréats au cours de la grande Fête Nobel qui a lieu à Stockholm le 10 décembre. Pendant une longue suite d'années, les lauréats ont reçu leurs prix des mains du Roi Gustav, et ce sera aussi probablement le cas cette fois-ci. Pendant les années de guerre 1940-1943, aucun prix n'a été décerné.

Un hommage à la Grèce

Par l'intermédiaire de Mme. M. L. Asserin qui a mis tout son enthousiasme pour faire connaître dans les milieux intellectuels français le vrai visage de la Grèce et ses énormes sacrifices pendant la guerre nous avons reçu le premier bulletin de l'Institut des Amitiés helléno-occitanes, dont le Président est M. Jean Cassou et dont le but est de créer un groupe de relations culturelles occitanes-grecques. Rappelons pour ceux qui l'ont oublié ou l'ignorent que l'Occitanie est le nom poétique du Languedoc.

Dans ce bulletin nous relevons l'hommage suivant à Palamas et le salut de Paul Eyssavel, grand Mutilé de la Guerre 1914-1918 poète provençal, auteur du livre admirable «Au Souffle du vent Grec».

Hommage à Palamas

«Au seuil de ce bulletin, dont le but est de faire mieux connaître aux Occitans une culture à laquelle ils doivent tant et qui est encore bien vivante dans la terre même qui fut son berceau, et aux Grecs notre culture Occitane si près de la leur, nous nous faisons un devoir de rendre hommage à la mémoire du grand poète Palamas, mort en 1943 et qui en 1930, nous nous en souvenons, fut le promoteur et le Président du Comité Grec pour le centenaire de Frederic Mistral».

Le Message

«Fils de la Grèce d'aujourd'hui, rejeton de l'Hellade éternelle, de l'autre bord de la mer notre où les nefs rapides de vos aïeux apportèrent la vigne et l'olivier, je vous adresse, frères méditerranéens, le salut des fils d'Occitanie. Et les deux mains tendues, je vous dis: Hellènes, le lien antique ne sera point rompu aussi longtemps que l'étendue mouvante de Neptune et d'Homère baignera d'un même baiser chantant nos blancs promontoires et nos baies arrondies; la flamme empruntée au foyer des prytanes ne cessera de palpiter sur l'autel aussi longtemps que la mémoire de nos jeunes hommes attisera le souvenir sacré, et notre idéal brillera sur le monde aussi longtemps que nous oeuvrerons ensemble pour la Beauté et pour la Paix».

Nous apprenons aussi que l'hebdomadaire «Le Tigre» vient de publier sous la signature de M. Carrières, poète de langue occitane, un article très intéressant sur le grand poète Palamas.

Timbres commémoratifs

La Direction des Postes Suédoises a commémoré le centenaire de la mort de Tegnér par l'émission d'une série spéciale de timbres. Les valeurs sont de 10 ore violet et de 40 ore vert-olive. Ces timbres, dessinés et gravés par l'artiste suédois Sven Ewert, reproduisent un buste du poète.

Une brillante réception

Le rédacteur en chef de «La Bourse Egyptienne» et Mme. J. Lugol recevaient l'autre après-midi chez eux un certain nombre de personnalités appartenant au monde de la diplomatie et des arts ainsi que quelques amis

L'Inauguration d'«Aladin»

S.E. Mohamed el Achmaou Pacha, Ministre de l'Instruction Publique du Gouvernement Egyptien avait bien voulu personnellement se rendre au coquet magasin de M^{re} Nelly Vaucher-Zananiri pour réhausser de sa présence l'inauguration d'«Aladin», transformé durant l'été en galerie

d'art et d'ameublement. M. Jean Royère, le décorateur bien connu était spécialement venu de Paris pour assister à cette manifestation, puisque ses meubles d'art seront dorénavant à la portée du public d'Egypte grâce à la collaboration de M. Gabriel Chamma, qui le représente ici.



Des allocutions de circonstance furent prononcées par Mme Vaucher-Zananiri et M. Royère, qui furent tous deux chaleureusement félicités par le Ministre, cependant qu'un public élégant visitait les diverses sections de cette galerie où livres d'art, bibelots, gravures et meubles heureusement combinés forment une éclatante exposition à la gloire du goût Français.

pour assister au vernissage de l'exposition de sculpture du maître B. Frödmann-Cluzel.

Une trentaine de rièces réunies pour cette manifestation attestent de la puissance créatrice de M.B. Frödmann-Cluzel, qui a mis dans des oeuvres tour à tour fortes et délicates, mais toujours empreintes de vie et d'intelligence, la marque de son talent, de son intuition et de la maîtrise qu'il a de son art. Aussi bien les convives de Mme. et de M.J. Lugol ne surent-ils assez exprimer leur agrément à leurs hôtes, auxquels ils prodiguèrent au cours de cette réception les témoignages de l'amitié la plus courtoise et la plus attentive.

Une Exposition de Cartes Géographiques Anciennes

Le 18 Décembre une Exposition de Cartes Anciennes eut lieu à la Bibliothèque Patriarcale d'Alexandrie, sous le Haut Patronage de S.B. Christophoros II Pape et Patriarche d'Alexandrie, exclusivement pour les Membres de la Presse d'Alexandrie. Cette Exposition, unique dans son genre, était donnée afin de célébrer la création du Bureau de Presse et d'Information du Patriarcat Grec Orthodoxe, dont le préposé est le Bibliothécaire, lui même un ancien journaliste. Une réception de la Presse eut lieu au paravant à la Salle du Patriarcat, et M. Mosconas prononça le discours ci-après:

Mesdames et Messieurs:

«Il ne s'agit pas d'une exposition grandiose à laquelle vous avez été convoqués cet après-midi. Mais comme il est d'usage de célébrer un évé-

nement j'ai pensé qu'une exposition de cartes anciennes serait opportune avec la coïncidence de la création d'un Bureau de Presse et d'Information au Patriarcat grec-orthodoxe. Un bureau patriarcal peut rendre service et vous devrez avouer que dans le passé maintes fois, la presse resta muette ou publia des nouvelles inexactes concernant le Patriarcat Grec-Orthodoxe. Sa Béatitude Christophoros II Pape et Patriarche d'Alexandrie et de toute l'Afrique sut combler cette lacune de l'administration patriarcale. D'ailleurs Sa Béatitude qu'il me soit permis de le relever, est journaliste dans le coeur et connaît les «rouages» du métier. Le bulletin officiel «Pantanos» va sous presse seulement lorsque Sa Béatitude donne l'imprimatur en corrigeant et recorrigant Elle même les épreuves.

«Vous verrez sous peu certaines cartes géographiques anciennes. Elles ne datent pas du temps de Strabon ou de Ptolémée mais elles valent leur dû car elles ont été imprimées à Amsterdam et à Londres. Un des confrères eut l'amabilité de faire annoncer que l'exposition aurait lieu dans «les salles de la Bibliothèque». Pour le moment, hélas l'espace nous manque mais avec l'aide de Dieu, nous aurons plus d'espace vital plus tard, car je dois vous annoncer que Sa Béatitude le Patriarche m'informe aujourd'hui même que dans quelques mois au plus tard en juin prochain une nouvelle et spacieuse bibliothèque patriarcale sera bâtie avec une salle de conférences. C'est une bonne nouvelle et un cadeau vraiment patriarcal de l'animateur de la bibliothèque d'Alexandrie.

«Mesdames et Messieurs: Je vous y donne rendez-vous».

REVEILLON
du
NOUVEL AN
aux **EGYPTIAN HOTELS**

Mardi 31 Décembre 1946

Shepherd's Hotel

SALLE DES FETES : (à partir de 8,30 p.m.) DINER DE ST. SYLVESTRE ET BAL P.T. 200.-, entrée et taxe comprises.

Intervalle à minuit pour :

HALL ARABE : NOTRE SURPRISE TRADITIONNELLE DE MINUIT.

GRILL ROOM : (à partir de minuit) SOUPER AU CHAMPAGNE P.T. 350, entrée comprise taxe en sus (1/2 bout. Champagne par pers.) choisir sur la carte).

Continental Savoy Hotel

CABARET : (à partir de 8,30 p.m.) DINER DE GALA DANSANT P.T. 200.-, entrée et taxe comprises. Attraction et orchestre P. Tiné.

SALLE DES FETES : (à partir de 8,30 p.m.) DINER DE GALA DANSANT P.T. 150.-, entrée et taxe comprises. Orchestre spécial et attractions.

Mena House Hotel

A partir de 8,30 p.m. : GRAND BAL TRADITIONNEL P.T. 200.-, entrée et taxe comprises. A minuit : ROTISSERIE.

Mercredi 1er Janvier 1947

Shepherd's Hotel

A partir de 5 h. 30 à 7 h. 30 p.m. SALLE DES FETES, Thé Dansant.

S.O.P.



NO 10

PAPASTRATOS

*Qualité parfaite
Prix modique*



P.T. 5 les 20 cigarettes
"format moyen"

P.T. 5,6 les 20 cigarettes
"format gros"

CIGARETTES PAPASTRATOS

"UN DELICIEUX PAPPÉL DE LA GRECE"

R. C. No. 4924

Au cours de cette allocution une agréable nouvelle fut connue à l'intention de la Presse. Sa Béatitude le Patriarche Christophoros annonça qu'un nouveau bâtiment de la Bibliothèque Patriarcale sera érigé au plus tard jusqu'au mois de Juin 1947. Ensuite S.B. inaugura l'Exposition où l'on admira certains spécimens rares de cartes anciennes de Londres et Amsterdam ainsi qu'une Carte Journalistique d'Égypte, qui montre l'évolution de la Presse grecque de 1882 à 1946.

C'était une toute petite erreur

Nous avons dit, dans le numéro précédent de la «Semaine Egyptienne», que la découverte de 40.000 vers de Rimbaud en Abyssinie, allait troubler le sommeil de maints Rimbaldisants.

Qu'ils dorment en paix! Cette prétendue découverte résulte d'une simple confusion!

«On avait écrit, nous confie Aragon dans «Europe» de Novembre 1946, qu'à l'entrée des troupes anglaises au Harrar, une malle bourrée de documents rimbaldiens et de poèmes avait été découverte, mais en dernière heure on apprend que c'était là simple confusion éthiopienne entre Rimbaud et un autre aventurier écrivain, Henri de Monfreid!»

Cela, nous amène, par association d'idées, à révéler que Henri de Monfreid qui eut le tor d'amplifier son anglophobie jusqu'à devenir italophile en période de fascisme, est aujourd'hui retenu prisonnier au Kenya où il fabrique des camemberts!

Avec sa signature sur l'étiquette, nous lui garantissons le succès!

Nouvelles sur ondes courtes

Une courte étude, juste et fort bien pensée de Maître Antaki sur l'Amérique et l'Orient (Bourse Egyptienne 18 Nov. 46).

Un article de J. Tagher: «Que font nos sociétés savantes» pour rappeler à l'Égypte et peut-être aux savants eux-mêmes que l'Institut d'Égypte et la Société Royale de Géographie ont besoin d'air frais. (Journal d'Égypte, 49 Nov. 46).

Un examen judicieux des revues de France et d'Égypte par E. Mériel dans le «Progress Egyptien» du 26 Oct. 46.

Un récit par Jean Amrouche du temps où Gide achevait à Sidi-ben-Said en Tunisie sa traduction d'Hamlet («Littéraire» 26 oct. 46).

Une étude d'atmosphère de F. Bonjean intitulée «Avec Henri Bosco dans le ciel de Rabat» («Une Semaine dans le Monde» 16 Nov. 46).

Dans les «Lettres Françaises» du 4 oct. 46 un conte traduit du Kabyle par M.L. Bourdil-Amrouche: «Le Chat Pèlerin»; sorte d'apologue dénotant peu d'imagination inventive, mais une très riche description du milieu et des personnages».

La question de savoir si la célèbre



Cicurel.

Le Caire

et

Trémode — Alexandrie

et jeune Isabelle Eberhardt écrit elle-même ses récits sahariens, est de niveau discuté. («Littéraire» 19 oct. 46).

M. Louis Joxe, vient d'être nommé Directeur Général du Service des Relations Culturelles à Paris. Il se propose de regrouper sous ses seuls ordres tout ce qui intéresse le prestige français à l'étranger. Recommandons-lui de songer au prestige de la science

française, moins bien connue hors de son pays que ses écrivains et ses artistes.

Le Dr. Schrupf-Pierron, qui exerça longtemps en Égypte a subi l'épreuve du prétoire à Mulhouse, sa ville natale. Il est accusé de trahison. Il était, dit-on, médecin-major dans l'armée allemande, inscrit au parti franquiste, au parti fasciste... Rien que cela?!

AGENCE DE COLLABORATION INTELLECTUELLE

Le journal «Ethnos», un des principaux quotidiens du soir d'Athènes, publie tous les jours, dans une colonne spéciale, des nouvelles littéraires concernant l'activité intellectuelle de la Capitale et de la Province helléniques, ainsi que de l'Hellénisme de l'étranger en général. Ces nouvelles sont rassemblées et distribuées par l'«Agence de Collaboration Intellectuelle», le seul organisme de presse et intellectuel, à la fois complet et sérieux que possède la Grèce. Elles concernent les événements littéraires et artistiques, les nouvelles éditions, l'activité intellectuelle en général, etc. Toutes personnes intéressées sont priées d'envoyer les informations de cet ordre à l'Agence susmentionnée. Insérées dans la rubrique relative de l'«Ethnos», elles contribueront à faire de celle-ci un tableau fidèle et complet de l'activité intellectuelle néo-grecque d'après-guerre. (Siège de l'Agence de Collaboration Intellectuelle: 34, Avenue Roosevelt, Athènes.)

Chronique Musicale

NOTES CONTRE NOTES

The Cathedral Church of All Saints, Cairo. Musica Viva : Direction HANS HICKMAN.

Il n'est pas trop tard pour revenir sur un des meilleurs concerts que Musica Viva ait donnés sous l'active impulsion de son chef Hans Hickman. Programme excellent où foisonnaient les pièces jamais jouées ou rarement données — même dans une capitale d'Europe.

Ce fut une manifestation d'envergure — orchestre renforcé; un excellent soliste: l'organiste Lioner Dakers. Bach et Haendel trônaient dans le programme, entourés de contemporains bien choisis.

Mais ce que l'on n'a pas assez dit et que nous nous permettons de souligner, c'est l'effort pédagogique et musical de Hans Hickman.

Il faut avoir l'expérience de ces sortes de manifestations pour se rendre compte des difficultés vaincues et de l'ensemble des qualités requises pour les vaincre. Encore s'il ne s'agissait que de musiciens déjà stylés et entraînés. Mais Musica Viva est aussi une école d'un genre original. Et ce sont les amateurs qu'elle forme qui fournissent en grande partie le cadre de ses manifestations.

On ne peut que féliciter davantage l'animateur de ce concert pour la qualité de la réalisation. Qu'il soit publiquement remercié ici par un musicien qui connaît le prix de son effort.

Dimanche 1er, Samedi 7 Déc.
Opéra 2 Récitals GEORGES THIL.

Georges Thil de passage au Caire, chantait à l'Opéra.

Nul n'ignore le nom de ce grand chanteur qui donna un lustre nouveau à tous les grands rôles du «répertoire».

Le public ne lui fit pas l'accueil qu'il méritait. Capricieux, comme pas un, il le bouda.

Evidemment il est dangereux pour un chanteur de théâtre de se miser en chanteur de concert. Car ce sont des «climats» bien différents.

La musique de Théâtre (Wagner et Debussy exceptés) est une chose si élémentaire qu'elle ne peut suffire à séduire par le seul truchement du chanteur. Il lui faut l'orchestre, le décor, le costume.

Tout portait donc sur le chanteur; et malheureusement pour lui Madame Ada Foun-Perugia l'accompagnait.

Cependant Georges Thil sut réchauffer le vaisseau si froid de l'Opéra sans opera. Inutile de dire que ce fut dans Fosti et Giordano et tous les airs où il fallait pousser sa note. Et par ma foi, il la pousse bien. Et spécialement en italien.

Le deuxième concert lui fut plus favorable. Excellent dans l'air de Gluck et celui si difficile de Mehul, Thil eut

les mi-teintes désirables dans l'air de Fortunio, l'élévation souhaitable dans la prière du Cid. L'air du Bal Masqué de Verdi, celui de Lohengrin allèrent au cœur de l'auditoire.

Quant à celui fameux de Pagliaci, ce fut son triomphe. On ne peut pas être à la fois plus ramassé et plus dramatique à la fois. Il nous permit d'applaudir avec conviction un Georges Thil égal à lui-même.

Jeu 5 Déc. Ewart. BERNARD MICHELIN. Récital de Violoncelle.

Le Caire eut ce soir là, la révélation d'un grand violoncelliste. Et pourtant on ne peut être plus différent de Casals. Quel bonheur pour la France d'avoir ce nouvel ambassadeur!

Si nous savions un peu mieux ce qui se passe en Europe, nous l'aurions déjà appris. Mais les plaisirs de l'ignorance ont du charme. Ils impliquent les joies naïves de la découverte.

Ce jeudi 5 Décembre est à marquer d'une pierre blanche. L'Ewart ne pouvait contenir le ravissement de ceux qu'un archet magique avait transportés au septième ciel. Il fallut trois bis! Et le dernier — une délicieuse cantilène si douce, si enveloppante — devait nous faire comprendre qu'il fallait aller se coucher. Et pourtant, avec le réalisme des enfants qui tiennent au plaisir présent, les auditeurs ne voulaient pas aller se coucher. Et qu'ils avaient raison!

Bernard Michelin est de ceux en qui toute musique se réincarne, du morceau de genre aux oeuvres de grand style. Mais si nous ne pouvons le chicaner — en pédant — ni sur le style, la sonorité, ni sur le goût de ses interprétations, la qualité élégante et virile de son jeu, disons cependant qu'il nous a laissés sur notre faim.

Eh! quoi Bach mis de côté et un aimable Beval où il y avait beaucoup de Mozart, pas une oeuvre vraiment digne de l'interprète!

Pourtant, un certain Delussy, un certain Fauré, n'ont-ils pas écrit pour le violoncelle? Et Beethoven?

Qu'à son deuxième concert Bernard Michelin exauce les vœux des musiciens du Caire! Ensuite nous lui pardonnerons de ne jouer que des transcriptions qui sont des trahisons ou des pauvretés signées Chopin ou Schumann?

Tasso Ianopoulo fut un autre artisan du succès de la soirée. Pianiste accompli, doué d'une technique de premier plan, il met dans ses accompagnements, quand il le faut, une attrayante personnalité ou l'effacement nécessaire, tout en «collant» au soliste.

Il doit être délicieux d'être accompagné par lui. C'est un plaisir que les maîtres seuls peuvent se procurer.

9 Décembre 1946. Ewart. Récital de GEORGES THEMELI.

Georges Themeli enfin remis, à notre grande joie, de son indisposition faisait sa rentrée tant attendue au Caire. Le très sympathique artiste a dû sentir avec quelle attention fervente le public l'a écouté. Attention doublée aussi d'une bienveillante curiosité. Après ses grands succès de Palestine et d'Afrique du Sud, quel Themeli allions-nous retrouver?

C'est toujours la même technique éblouissante. Mais plus d'un a dû sentir ce soir que cette technique était sous le contrôle d'une volonté devenue maîtresse du jeu et sachant user des subtilités d'une couleur plus dépouillée.

Sous des doigts presque désincarnés, les sonates de Scarlatti devinrent une arachnéenne dentelle. Par contre le Concerto Italien perdit sous un excès de modestie, de sa solidité et de sa carrure. Exception faite pour le final. Que de choses furent magnifiquement dites par une main gauche habile à souligner un motif tandis que la main droite allait son cours torrentueux!

Des Etudes des Symphoniques nous eûmes une interprétation presque trop claire et par moment seulement romantique. Ces musiques orageuses ne s'accrochent guère des contraintes classiques.

Ensuite vient le tour de ceux que Themeli est fait pour jouer et où il n'a plus à se guinder ou à chercher son interprétation. Il la trouve et c'est alors un délice pour l'auditeur que ce soit Fauré, Delussy, Ravel, Brahms, Chopin, il connaît les arcanes de ces grands musiciens. On dirait que ceux-ci lui ont dit un soir de mélancolie, leurs secrets. Il met alors son âme au service de leurs âmes. Il vit en eux et les recrée avec une simplicité qui atteint le grand art.

A quoi bon aligner de pauvres mots pour dire l'émouvante beauté de ces musiques et de quelle pudique et frémissante intériorité un jeu et grand artiste sait les parer?

Nous sommes entrés dans ces régions où le rêve à la réalité se marie.

Et longtemps encore les charmes jetés par un pianiste opéreront en nous.

Lundi 16 Déc. 1946. 2ème Récital BERNARD MICHELIN. Ewart.

Programme intelligemment panaché de musiques allemandes, italiennes, françaises avec les inévitables bis espagnols — mais contenant deux «nouveautés» dont nous sommes fort reconnaissants à l'excellent violoncelliste.

Nous avons retrouvé avec plaisir cette élégance, cette distinction, cette aisance souveraines qui sont la marque du style michelinien. Mais la vérité nous oblige à dire que le seul moment émouvant du concert fut l'Élégie de Fauré. Cette musique si belle dans sa noble simplicité pamt au soliste de jouer avec son âme. Pourtant le souhait fait dans notre dernier

compte rendu avait été exaucé: on nous avait enfin donné en pâture une véritable sonate; celle de Brahms. Mais il y avait trop de jolis chapeaux et de belles fourrures dans la salle pour qu'on fit à cette musique et aux solistes l'accueil qu'ils méritaient.

L'oeuvre est admirable de bout en bout avec son émouvant thème du début auxquels des accords haletants font succéder les graves élans du lyrisme si personnel du Maître. Dans le Hennel on voit ce qu'une forme consacrée peut devenir dans les mains d'un musicien décidé à la plier à sa personnalité. Quant au final, parti au début, d'une curieuse figuration scholastique, il se déroule avec une variété qui prouve la richesse de l'imagination et de l'écriture brahmistes.

Grande oeuvre et qu'on remercie fort le couple Michelin-Yanopoulo d'a-

voir donnée avec un élan et une science très adroite des contrastes. Le pianiste, qui n'est plus un accompagnateur a déployé tout au long de l'oeuvre ses qualités de musicien au jeu personnel et racé. On doit le féliciter pour la part très grande qu'il a prise dans le succès commun.

Le petit-maitre français qui suivait faisait avec celui qui précédait un savoureux contraste. Nous retombions dans l'aimable et le mesuré. Bernard Michelin mit le plus grand art à tirer de cet ambigu de France et d'Italie tout ce qu'il contient de grâce, de finesse, de charme prenant. Il avait la partie belle, l'auteur étant violoncelliste, il savait ce qu'écrire veut dire. L'oeuvre dans le premier et le troisième mouvement tend à une virtuosité de bonne compagnie. Pourtant son auteur avait d'autres cordes à son arc, puisqu'il fut le découvreur et l'inven-

teur d'un mode nouveau, le troisième mode qui distinct du majeur et du mineur habituels, excita l'admiration de Rousseau. Ce dernier le défendit contre les critiques qui n'aimaient pas plus cette nouveauté que les conceptions du grand Rameau.

Pour notre goût le Frescobalchi manqua de l'éloquence et de la grandeur qui est celle de l'organiste de St. Pierre de Rome.

Dans l'allegro appassionato de St. Sacus, nous étions un peu gênés par les souvenirs que nous avons gardés de l'interprétation de Casals.

Bernard Michelin est jeune. C'est là un défaut qui se corrige assez vite. Souhaitons-lui, la vie aidant, de descendre en lui même, de vouloir les richesses intérieures qu'il tient en réserve.

A. I. PATRY

LES EXPOSITIONS A ALEXANDRIE

Le Salon d'Hiver. Ambron, Mitarachi

Les Anciens Combattants Français ouvrent leur local à des expositions d'art. Salles spacieuses, bien éclairées, panneaux larges et libres d'ornements gênants c'est une aubaine pour les artistes et pour le public. On ne remerciera jamais assez ceux qui ont pris cette initiative.

La première exposition est une manifestation d'ensemble et s'appelle Salon d'Hiver. C'est le nom du plus rétrograde des Salons de Peinture parisiens. Mais, loin de se laisser glacer par le souffle de l'esprit conservateur, ce Salon d'Hiver Alexandrin admet les plus franches audaces. Il ne proscribit pas complètement les attardés; il lui est difficile de n'être pas éclectique. Toutefois on doit lui reprocher, 1° d'avoir exposé des toiles déjà vues ailleurs, 2° de n'avoir pas proscripit impitoyablement les peintures de Poli Roland et les sculptures de Gaston Mitchell.

La Sculpture

La qualité exceptionnelle des sculptures exige qu'on ne les sacrifie point en parlant d'elles comme c'est l'usage, en fin de compte-rendu.

Le sculpteur Jean PAPPAS donne à tout ce Salon, par la seule présence de ses oeuvres, une haute tenue.

C'est déjà un Maître. La Grèce compte actuellement Tombros, Pryas et l'académique Demitriadès comme sculpteurs dont le renommée est mondiale. Pappas, dès sa première exposition en Europe, y accédera d'emblée.

Suivant les lois éternelles de la sculpture, lois que respectent aussi bien des sculpteurs qui, comme Laurens, Brancusi ou Liptchitz laissent exploser leur audaces révolutionnaires ou ceux qui s'efforcent de les re-

fréner comme Despiau ou Gimond, les oeuvres de Pappas avant d'être expression de sentiments ou illustration d'une anecdote, sont conçues comme un jeu de volumes dans l'espace.

Toutefois Pappas échappe à l'accusation que porte contre l'art moderne Paulhan. Celui-ci dit: ce que les artistes d'autrefois savaient concernant l'équilibre des masses, la géométrie rythmique des lignes, le dosage des tons etc, ils savaient aussi le dissimuler discrètement. Tout cela n'était point pour eux l'essentiel, (voire la raison d'être) d'une oeuvre d'art... Ainsi chez Pappas, les éléments constructifs conçus et agencés géométriquement sont présents, visibles même, sans être agressifs. Tout ce que Pappas voit, il l'interprète dans un esprit de simplification qui ramène le réel à des formes géométriques; et pourtant dans la sculpture achevée, l'essentiel des apparences du sujet est restitué sans porter préjudice à la conception abstraite qui a dominé la création de l'oeuvre. On reconnaît une jambe un visage, une robe. Mais avant de constituer par leur amalgame une jambe, une robe, un visage, les plans sont posés à côté es uns des autres par une volonté calculatrice que le désir de faire «vrai» ne contrarie pas. Et la volonté de les faire jouer, ces plans, en tant que tels, dans la lumière, s'accorde avec le respect du réel perçu.

Pour ma part, je souhaiterais à Pappas, en dépit de Paulhan, plus de hardiesse. Ce visage, de «La Jeune Fille assise», malgré la charmante expression que l'artiste a su lui donner, j'aimerais le voir débarrassé de ses accessoires accidentels: nez, lèvres, bouche et de son élément temporel, ce sourire rêveur: j'aimerais, pour l'économie générale de l'oeuvre, le voir réduit à la forme ovoïde régulière qu'il a d'a-

bord été dans l'esprit du sculpteur...

GABY CREMISY est une artiste chez qui le tempérament prime tout. Elle voit son sujet en mouvement. Elle anime les masses que la nature lui présente immobile; elle les déforme en les allongeant, en les épaississant, en donnant aux lignes qui les délimitent des directions imprévues. Le pouce de l'artiste marque la glaise de son impatience.

On aimerait que, sans perdre leur saveur ni leur effet de surprise, ces déformations soient plus visiblement nécessitées, en même temps que plus largement expressives, plus audacieuses même; que, sans baisser d'un degré, la fièvre qui anime l'artiste lui laisse le temps d'une réflexion plus poussée sur ce qu'elle veut exprimer et sur les moyens à employer pour y parvenir.

GERMAINE CHALOUB oscille visiblement entre le désir de plaire et la volonté de s'exprimer librement. Il y a en elle un reste d'esprit bourgeois qui la fait se défier des audaces dont elle se sait capable. On sent de la force dans ce qu'elle fait. Mais elle se préoccupe d'envelopper cette force de grâce et la mievrerie n'est pas loin.

De MAHMOUD MOUSSA on retiendra surtout la plus audacieuse de ses oeuvres, un NU accroupi. C'est aussi la plus ferme, la mieux construite. La plus massive. Mais quand les masses s'équilibrent et jouent rythmiquement avec bonheur ce n'est jamais un défaut pour une statue d'être massive. Dans cette oeuvre le sujet choisi n'est pas seulement un prétexte à jeux de plans et de volumes. Mahmoud Moussa a su y mettre aussi de l'expression. Une morne désespérance accable ce corps écrasé. Très fortement rendu par artiste ce sentiment a un pouvoir communicatif direct.

La Peinture

ANGELOPOULO avec une très triste «Fillette arabe» expose un paysage qui contient à lui seul toute la poésie des soirs d'Egypte. La composition est impeccable, l'harmonie, faite d'un rigoureux dosage des tons, échappe à toute critique. Pour ma part, cependant, je suis gêné par la minutie de la facture et par l'importance donnée à des détails insignifiants. Il me semble qu'Angelopoulos deviendra le grand peintre qu'il est virtuellement le jour où il se décidera à concevoir ses tableaux et à les peindre largement; le jour aussi où il cessera d'avoir cette inexplicable défiance de la couleur. Avec sa science qui est grande, avec ses dons qui sont évidents, il s'attaque au problème de la valeur et il le résoud victorieusement. Mais il ne s'intéresse tant à ce problème que pour se dissimuler à lui-même la peur que la couleur lui inspire et qui paralyse toute une partie de ses moyens...

AHMED ZAGHLOUL très jeune élève de Seif el Dine Wanly adopte le cerne noir et certains détails de facture propres à son maître. Sa «Jeune fille» dénote un goût de la synthèse et une décision de trait d'où sortira sans doute la personnalité de peintre quand il s'exprimera par lui-même.

MARCELLE BOUVIER, pour avoir, un jour, admirablement réussi une Vue de Jardin, s'est condamnée elle-même à refaire inlassablement le même tableau. Ceux qui voient ses œuvres pour la première fois admirent à bon droit leur fraîcheur, la liberté, la spontanéité de leur facture. Ceux pour qui ce sont des redites déplorent ce piétinement.

MAURICE BOUVIER n'a jamais cherché à résister à l'entraînement de la facilité pour trouver par delà ses remarquables dons une véritable personnalité. Ses paysages exécutés avec beaucoup de souplesse ne sont que plaisants...

ASPASIE CANGADIS reste une élève consciencieuse. Elle ne se soucie que de poser proprement ses couleurs en ne laissant rien deviner de sa personnalité ni même soupçonner qu'elle en ait une.

MARION DE CHAMP se préoccupe de moins en moins du sujet qu'elle a sous les yeux et de plus en plus de la traduction plastique des éléments, couleurs, lignes et formes, que ce sujet lui fournit. C'est dire qu'elle est en très bonne voie de perfectionnement.

EDHAM WANLY avec une pochade «Pour maintenir l'ordre» montre qu'on peut demeurer peintre, sans pour cela dédaigner l'anecdote. Bien composé, vigoureusement coloré, ce petit tableau a gagné tous les suffrages.

FAHMY AHMAD forme groupe avec Seifel Dine, Wanly et Zaghloul. Il a une facture nerveuse dont les zébrures ne manquent pas de saveur. Il est meilleur, témoin ses «Barques», quand il se domine et quand il se concentre.

HOVIVIAN sans perdre de vue l'exemple de son excellent maître Zorian, dégage lentement sa personnalité.

LOUIS JULLIEN expose un paysage dont il faut bien dire qu'il est magistral.

Louis Jullien est un peintre de tempérament; mais, contrairement à beaucoup de son espèce, il sait que le tempérament doit être nourri de science et soumis aux exigences de la création artistique. Celles-ci en effet lui imposent les règles de la composition, celles de l'équilibre des couleurs grâce auxquelles s'effectue la création de l'œuvre d'art. Règles dangereuses: il s'agit de ne pas se laisser étouffer par elles. Il s'agit, en les employant de laisser subsister, comme malgré elles, la vivacité de l'élan créateur, la ferveur de l'émotion que l'on veut exprimer et que toute cette intellectualité gêne. L'exemple de Jullien et spécialement de cette marine qu'il expose met en évidence comment on peut être à la fois fougueux et discipliné. Les tons sont vifs, parfois même, ils hurlent; les lignes s'entrecoupent en gardant en elles l'effet d'une brusque décision qui a poussé la main du peintre. Mais, en dépit de ces audaces, sans lesquelles l'œuvre serait froide, l'harmonie est sauvée, l'équilibre des masses composantes se maintient. Ceux qui, lors de l'exposition de Jullien au Caire l'an dernier présentaient en lui un des trois ou quatre bons peintres que nous ayons en Egypte voient leur opinion confirmée et pensent que ce peintre ira plus loin encore.

MITARACHI a eu la gentillesse d'enlever deux des meilleurs paysages de son exposition particulière pour concourir au succès de celle-ci.

MEGUERDITCHIAN avec deux «figures» se livre à des prouesses techniques dont on ne voit pas bien l'utilité. On le retrouve dans sa «Nature morte» avec ses dons habituels de peintre authentique, soucieux de résoudre des problèmes de composition et de matière.

MARIE-LOUISE RAMINGER par la justesse de la lumière fait excuser la banalité de son paysage; mais elle n'a rien trouvé pour racheter celle de ses «Fleurs».

MAHMOUD SAID a désormais tout perdu de ce qui faisait de lui un grand peintre. Sa composition s'est assouplie... mais elle n'a plus d'architecture. Son coloris s'est nuancé... Mais il n'a plus d'accent.

SEIR EL DINE WANLY s'attarde sur ses trouvailles antérieures. Il semble oublier qu'il a encore un pas à franchir pour satisfaire ceux qui ont misé sur lui.

CARLOS SUARES se fait aimer de ceux qui aiment une peinture libre de toute convention. Il ne doit son inspiration et sa facture qu'à lui seul et cela déjà impose le respect. Pour commander l'admiration il manque à ses œuvres des qualités de composition. On leur reproche d'être littéraires, d'exprimer des symboles qui ne peu-

vent être saisis sans longues explications, qui ne peuvent communiquer l'émotion dont elle sont issues que par une participation mystique à des croyances auxquelles il faudrait se faire initier préalablement. Passons sur ce reproche. Rappelons-nous que «le sujet» n'a jamais gâté un bon tableau. Si je suis gêné par cette main quasi-informe et rose, ce n'est pas parce que les textes me manquent pour savoir d'où elle vient, à qui elle est, ce qu'elle vient faire devant la Bête, c'est parce que la masse rose qu'elle représente n'est rappelée ni équilibrée par rien d'autre dans le tableau; c'est parce que la diagonale qu'elle dessine ne trouve nulle part de réponse, de soutien, d'élément de rythme accordé au sien...

FRANCOIS TOLZA est cette fois très faible. Couleurs et lignes rien ne s'accorde, rien ne se tient.

OSCAR TERNI arrive avec un Nu, bien près de ce qu'il cherche avec tant de courageuse obstination depuis vingt ans. Qu'il aille à Paris présenter vingt toiles comme celle-ci et on peut lui prédire qu'il sera immédiatement remarqué. Ses recherches sont très voisines de celles qui ont mené les Fougères, les Bazaine, les Borès etc., à une célébrité peut être prématurée. Je ne crois pas que Terni ait cherché à les suivre car tout dans son évolution antérieure commandait cet aboutissement. Ces recherches le conduisaient à donner aux lignes et aux couleurs une valeur d'expression qui ne doit rien qu'à elles mêmes. Terni compose en lanières nerveusement déroulées, en volutes aux inflexions rythmées. Il exalte les uns par les autres des tons déjà très haut montés. Tout cela produit un effet fulgurant et projette hors de la toile une émotion de nature exclusivement picturale. Mais l'impulsif Terni doit mieux se rendre compte qu'il joue un jeu très difficile et que ce n'est pas à ses intuitions seules que ses couleurs valent d'être ainsi «effectives». C'est parce que des lois dont il est bien ardu de pénétrer les secrets président mystérieusement à leurs accords. Ce n'est qu'au prix d'une longue patience que ceux-ci peuvent être réalisés sans fâcheuse dissonance.

Ambro

On peut regarder les paysages. Ce n'est que du travail d'artisan, mais c'est agréable. C'est propre, net, pas d'hésitations sur la facture, l'accord des couleurs est sans défaut. Est absent ce qui fait le travail de l'artiste: une vision personnelle, une technique à soi, la volonté de ne rien devoir à personne, le mépris de ce que pensera un public bourgeois. Les compositions sont à faire fuir. Elles remplissent de stupéfaction ceux qui sentent que le siècle a marché depuis mil neuf cents.

L'exposition Mitarachi montre en soixante dix toiles et dessins la patiente montée d'un peintre vers la maîtrise.

On voit le peintre progresser sans cesse vers le mieux à travers les diffé-

ALEX. G. AVIERINO & FRÈRES

GRANDS MAGASINS D'HABILLEMENT

8, Rue El Guinéah LE CAIRE Téléphone 51335-58277 R.C. 36615

27, Boul. Saad Zaghloul ALEXANDRIE Téléphone 25742 R.C. 22661

DRAPERIES ET LAINAGES
COSTUMES SUR MESURE
CONFECTION pour HOMMES et ENFANTS
BONNETERIE HOMMES ET DAMES
SOUS-VETEMENTS
CHAPELLERIE
CHEMISES-CHAUSSURES
TRICOTAGE

LA

ROTONDE GROPPI

peut être louée pour vos Soirées de

BIENFAISANCE - MARIAGES
BAPTEMES - DINERS-DANSANTS
etc.

Pour tous renseignements,
téléphoner au 46197 "Catering Department"



**TRADITION
et
PROGRÈS**



ATLAS
CIGARETTES DE LUXE
COUTARELLI
LA PERFECTION CLASSIQUE DANS UNE BOITE MODERNE

rentes manières que cet ensemble énumère. On le voit s'arrêter un moment à des recherches on ne le voit jamais se satisfaire longtemps d'une réussite provisoire.

Mitarachi est un peintre de tempérament. Il est épris de richesse, d'exubérance, de mouvement. Mais il sait que rien n'est plus dangereux que de suivre sa pente. Son goût de la somptuosité peut le mener à une dispersion des tons et des touches contraire à l'unité d'effet sans laquelle un paysage ne porte pas, n'émeut pas. Alors il se fait ascète. Derain, qu'il vénère de loin en se souvenant aussi des exemples de Friesz lui apprend que l'intensité de l'accent s'accomode fort bien de la plus stricte économie de moyens. Il réduit alors sa palette à deux couleurs: le blanc et le brun. Il varie avec précaution les nuances, les valeurs de cette dernière. Il ne la rompt qu'avec de pâles bleus. Pour les ombres, tournant le dos résolument à l'impressionnisme il pousse le brun au noir. Et il s'efforce de composer par larges à plats. Il étale, presque sans nuances, le ton local sur de larges surfaces. Ses paysages sont alors meublés d'architectures posées comme des portants de théâtre. Il présente ainsi des vues de Myconos, émouvantes dans leur tristesse sauvage, non exemptes de sécheresse, parfois.

Il a dans ce genre une merveilleuse réussite: un paysage rocheux, avec des chemins tortueux pris entre des murettes. Les bruns dispensés avec générosité, grâce à un faire gras mais sans molesse, variés à l'infini donnent un effet de somptuosité qui dément l'économie des moyens employés.

Petit à petit, il abandonne les architectures dont les plus solides lui paraissent un soutien nécessaire. Il s'attaque plus hardiment aux problèmes de l'espace et de l'atmosphère. Il sait rendre fermement des lointains bleutés par la distance. Il détaille les variations de la lumière sur une prairie sans perdre de vue l'unité de l'effet. Enfin, se décidant à affronter des sujets complexes avec les puissances de simplification qu'il sent en lui, il donne cette merveilleuse série d'olivieraies qui sont ce qu'il y a de meilleur, entre tant d'excellentes choses, dans cette exposition.

Le feuillage des oliviers subtil et nuancé, divisé à l'excès dans ses lignes, dans ses masses, dans les variations que lui impose le soleil et l'ombre, et par sa plus ou moins grande opacité est traité par Mitarachi avec un parti pris de synthèse résolument affirmé. Qu'il ait cependant par cette transposition, rendu la somptuosité de ce que lui proposait la nature voilà ce qui me paraît prouver que ce peintre est un Maître.

ETIENNE MÉRIEL



GOGOS

Enfin, voici Alexandrie inopinément dotée d'une très vaste galerie, — le sous-sol des ex-Galeries Lafayette, — et d'autant plus élégante que c'est un décorateur qui l'apprête de meubles aux styles divers.

Il fallait bien que ce soit Gogos qui découvrit cette grotte d'Ali Baba, lui ce bohème fantasque et fantastique, ce Fregoli qui vous surprend par un répertoire pictural aussi varié qu'inattendu et qui a périodiquement besoin de grands espaces pour suspendre, à la fois, les productions qu'il accumule tous les ans.

Ordinairement, il semble se ballader, visif, les bras ballants. Il n'est qu'en état de gestation. Jusqu'à ce qu'un beau jour, quand une muse vient à l'émouvoir, il accouche, alors, et journallement, de quintuplets. Et si ce tête-à-tête se prolonge en durée, Gogos, à ce même rythme, nous fournit une progéniture innombrable: une exposition de gestes.

La hideuse guerre fut sa muse-sage-femme. Par réaction d'artiste, il tenta de prouver que l'homme était capable, d'engendrer la beauté, peut-être né pour elle.

Cette exposition, uniquement composée d'aquarelles, ne comporte pas moins de 240 oeuvres, spécialisées dans les rivages alexandrins, au port et aux contrées pré-désertiques de la Maréotide. S'il lui fallait placer côte-à-côte sa récente production, ou organiser une rétrospective depuis sa dernière exposition-monstre, ses oeuvres paveraient la route d'Alexandrie-Le Caire.

C'est cette aisance d'expression qui vous frappera dès le prime abord.

Gogos est un vieux de la vieille. Il a épuisé toutes les recettes de son métier. Et c'est justement cette facilité là qu'on pourrait lui reprocher, — d'autant que le mieux est l'ennemi du bien.

Sûr de la précision de son dessin comme de l'exactitude des tonalités de sa gamme spectrale, sûr de la justesse de sa composition comme de l'équilibre de ses volumes, il projette, avec une vélocité vertigineuse, sans recherches et sans efforts, ce que ses yeux voient ou, de mémoire, ses souvenirs: Le résultat est concret.

Dieu a fait les choses comme ça. Tant pis si, mutatis mutandis, vous y recherchez une vision individuelle que vous imaginez raffinée par l'évolution, ou toute autre expression de la nature que la grande majorité humaine voit normalement ainsi, sans aucun indice d'abstraction, de transposition ou autres déformations.

Cette peinture, en vérité, vous ramène à la veille de l'autre guerre, au temps où l'académisme, nourri de conventions séculaires, mais non moins de sentiment et de mesure traditionnelles, ne concédait aucune licence à l'extravagante anarchie de la

liberté d'expression d'après l'autre guerre.

L'excès de force de Gogos opère un effacement de la grâce. L'assurance de sa certitude avisée n'admet aucune des candides gaucheries des chercheurs. Inventeur? alors que la nature visible vous offre tant de prétextes à fidèlement reproduire? Pénétrer? mais peint-on autre chose que la surface des formes dans la lumière et l'air ambiants?

Et, pourtant, certaines de ces aquarelles au caractère réaliste, vous laissent rêveur. Ce sont les inachevées: l'imagination aide à confesser l'esquisse.

La grande qualité de Gogos, — toute paradoxale qu'elle soit —, est son égoïsme foncier: il ne cherche ni à intéresser ni à plaire. Il peint, comme on prie, quand il ressent un besoin de s'élever. Mais il ne tente point d'atteindre Sirius. Bonnement amoureux de notre monde, Gogos cherche à peindre vrai en peignant simple, sans autre forme de procédé.

CHARLES ZAHAR

Chronique Théâtrale

Georges et Margaret, 3 actes de M. M. Marc Gilbert Sauvajon et Jean Wall, d'après Gerald Savory.

C'est une bien agréable pièce jouée avec l'entrain qui convient par une troupe pleine d'esprit. Christianne Delyne y est étincelante d'allant et donne à son personnage une vie qui fait croire en lui. Gaston Rullier sert si bien son rôle de main égoïste et philosophe, qu'on ne sait vraiment plus où finit son égoïsme et commence sa philosophie. Frankie Smith, c'est la jeune vie moderne. Elle a lu Freud, dit des énormités, scandalise sa mère. Dans le fond, elle est aussi sentimentale que nos grands-mères. Vienne l'amour dans la personne hésitante et les gestes empruntés de Jacques Froment, elle ne sera plus qu'une oie très blanche. Geneviève Darcel a joué ce rôle d'une façon très attachante. Guy Loriguet remplit fort bien la figure d'un personnage plus français qu'anglais. Quant à Jean Benoit, il est exaspérant à souhait. Mais l'amour foncha sa prétention et nous le montrera, enfin, sous un jour sympathique. Maria Régis, c'est l'accorte et silencieuse soubrette de la pièce. Ah 3ème acte, elle se révélera enfin une fille charmante et qui vaut bien la peine d'être épousée.

Tous ces personnages sont des fantoches. Leur double origine leur donne un charme agréablement équivoque. Les auteurs jouent fort bien avec eux et nous jouent en même temps si bien que le public leur sait grand gré et l'a montré par ses rires et ses applaudissements tout au long de la pièce.

SPECTATOR

CHRONIQUE DES LIVRES

FOTO YOFILLI : *Agonies et Combats*.

Yofilli est pour les Lettres Néo-Grecques, une ancienne entité poétique... Sa première plaquette de vers «Archontika» date de 1913. Depuis il a édité presque chaque année, des nouvelles poésies, quelques romans et des livres de voyage en Grèce, toujours dans cet éclairage poétique qui lui est propre. Il a traduit d'autre part, dans la dimotiki, Héliodore et Aristophane.

Comme pour toute voix représentative par excellence de la patrie, son témoignage sur les événements tragiques que vient de traverser la Grèce, était attendu... Il y a dans ce recueil de poèmes, de quoi marquer le pas dans le nouvel Elysée Grec, tout à côté de la place méritée par Sikélianos avec son Cinquième Evangile.

Même éclair d'en-haut dans l'agonie des heures, mêmes mots définitifs à passer dans l'anthologie future. Nous avons affaire ici à des grands bâtisseurs du verbe, le mot classique étant trop faible pour servir...

Il faut voir comment la servitude nazie prend forme dans le paysage yofillien. L'air devient dense, la mer de la boue... Du Camp des Prisonniers de Goudi, où il est enfermé, il regarde le corps des adolescents grecs marqués au dos, aux hanches, sur les genoux. Signes du martyr pour ceux qui n'ont pas voulu trahir... Les tout petits égorgés, les entrailles des mères extirpées. Toute la grande, l'atroce Agonie!

Pourtant Yofilli n'oublie pas qu'il est poète, c'est-à-dire souffle printanier, résurrection. A l'encontre de Sikélianos qui s'enlise dans la nuit de la patrie, l'espoir de libération à chaque page de Yofilli, est une fumée blanche dans l'azur. Ses yeux savent découvrir dans le malheur, la joie de l'avenir... Et la Patrie est si belle à regarder dans la victoire promise!

Un point de critique: ce poème «Décadence et Héroïsme» dont le commencement me fait penser à notre décadent Cavafi, pourrait être mieux appliqué aux vieux pays d'Europe, saturés d'art et de littérature... Mais pour la Grèce, âgée à peine d'un siècle, où la nouvelle langue, la «dimotiki» commençait à peine de sortir son minois charmant, où lettres et arts prenaient en 1941 un nouvel essor, la guerre, n'était pas le déluge classique qui convient à Gomorrhe, mais une injuste faux abattue sur l'adolescent qui vient de lever la tête pour explorer l'horizon...

L. CHRONOPOULOS, *Confession* (Sonates Lyriques...)

Dans un renvoi Chronopoulos s'excuse dans ce livre, de ne pas faire mention de la guerre... Excuse inutile: Jeune, hardi, la variante de ce nouveau poète est très naturelle. On ne peut s'éterniser sur le malheur... Le pays a besoin d'oublier... On doit se régénérer dans l'ailleurs, que cet ailleurs soit fourni par la nature ou par l'art.

Dans cette «Confession» le poète semble avoir trop osé... En effet ces cent pages de vers, au rythme varié, mais appuyant avant tout sur l'assonance ou la rime, constituent une grande Symphonie aux chapitres habituels: scherzo, rondo, andante... et même aux crochets de détail: sostenuto, crescendo, etc.

L'aventure était d'importance, pour donner de suite, dans une pleine réussite. L'auteur s'est élané sur les cordes, de toute la sensiblerie de sa jeune chair. Ses images, il les a puisées, dans le grand théâtre de la vie, ramassées parfois à l'avenant, car il fallait ici et là, boucher cette chute de pizzicato avant la finale.

Et comme on devait s'y attendre il y a à côté des poèmes bâclés d'étonnantes réussites. «Barcarolles» populaires (passez-moi le mot...) Tout le langage de Margo, qui s'appelle ici «Marigo» y passe... Le musicien au grand registre emprunte sans vergogne aux criarderies et à l'harmonie sommaire de l'orgue de barbarie du coin... Ce qui le rend il est vrai abordable

au lecteur de la rue, qui aime les chansons les plus simples...

Je voudrais — pourquoi pas? — qu'on récite en sourdine tout ce flot de poésie de Chronopoulos, pendant qu'un authentique «Quatuor» exécuterait ces sonates, dans l'accompagnement musical qu'il aurait imaginé! Une grande soirée musicale en perspective, qui viserait à l'apothéose de la Poésie, et pendant laquelle l'âme de Margot, soeur cadette de la Marguerite de Faust, monterait au ciel...

STRATI TSIRKA, *Oratoire Espagnol*.

Parti d'un élan extraordinaire, Strati Tsirka, un poète de chez nous chante la résistance. Sur la corde d'Aragon et des autres poètes français, espagnols, méditerranéens comme lui.

Dans son grand poème «Oratorio Espagnol», il s'élançait furieusement contre le fascisme franquiste. Cela date de la Révolution de 1936 mais le souffle est total et il annonce la haine et le rejet de la tyrannie, qui en 1942 devait couvrir d'un voile noir, sa patrie.

Voici comment il chante cette année terrible pour la Grèce:

— «Les seins des femmes sont devenus de la pierre et l'on a vu les perdrix s'envoler de leurs hanches qu'inondait autrefois l'orgueil de la patrie...

Et toi âme de Byron, pleure les nouveaux-nés grecs, qui n'ont même pas, comme de ton temps, un lait d'esclave pour les nourrir.

Mais nous sommes restés riches de tous les jus, de tous les laits. Celui abondant de la bile et l'autre tout vert de la haine... et voici pour quelle raison, nous ne pleurons pas, mais grinçons des dents, en attendant de frapper à mort, le monstre, et faire jaillir de la terre, avec nos mains de bons ouvriers, le lait du paradis».

Pour ce qui concerne l'Espagne, on lui a dit — «Pourquoi perds-tu ton temps et ne chantes pas, comme les autres, simplement la Beauté?

Et il a répondu: — «Imbéciles! Comme si vous ne saviez pas que la Beauté toute nue est sortie sur les monts, un fusil à la main et guerroie... Son genou sucré s'use dans la boue des tranchées...

A entendre tous ces cris et malédictions venant de Madrid, à voir ces mains coupées et ces regards tout tremblants fixés sur un ciel de silence... cela a rendu notre pain amer, l'eau trouble et nos rêves noirs... »

La nouvelle de la libération emplit d'allégresse l'âme du poète. Il chante à sa façon: «O les mains d'airain; qui tour à tour ont tenu la faux, le fusil et la plume...

«Mains de la Terre! Trois ans de vie surhumaine et libre, leur suffit... A elles, de garder aujourd'hui intact, le goût de la joie qui revient...

Que dans ce Printemps, fleurissent aussi les pierres! Pour cette joie toute neuve, levons haut les coeurs, haut les poings. Notre récompense sera une motte d'épis blonds et la belle étoile de l'aurore... »

Mais pour cela il faut de la musique: «Allez-y les trompettes d'étain et les cloches de bronze, violons aux flammes rouges, et basses à l'étincelle bleue, cymbales de la fête et pianos de la chair, cris maternels de la Mer, et voix douces des Soeurs — que nous chantions ensemble, ce Monde, combien nouveau!»

«Voyez-le monter lentement les marches des Siècles. C'est un adolescent de vingt ans. Il apprend aux oiseaux leur chant, et à nous comment gagner notre joie, fille d'une Liberté qui n'a pas encore régné, sur ce monde, combien nouveau!»

J'espère dans ma traduction, avoir fait comprendre de quel sang sont pétris ces vers. Saluons dans ce nouveau talent de chez nous, notre unique... poète de la Résistance! Il vaut ceux d'au-delà des mers...

ELOY TROUVERE

Les Conférences

EN ECOOUTANT...**M. TH. D. MOSCONAS**

(Bibliothécaire Patriarcal)

Le 15 Novembre et le 25 Novembre, Le Bibliothécaire Patriarcal M. Théodore D. Mosconas donna deux Conférences, une sur «St. Ménas l'Égyptien» et l'autre sur «Fragments de la Chronique de Léonce Machairas de Chypre ayant trait à l'Égypte Moyennageuse». La première fut donnée devant les Classes Supérieures du Gymnase de l'École Patriarcale «Photios I» d'Alexandrie et la seconde au Salon Littéraire des Dames Hellènes. Toutes deux, furent rehaussées par la présence de S.B. Christophoros II Pape et Patriarche d'Alexandrie. M. Mosconas parla de St. Ménas comme d'un Saint qui même après sa mort fut le champion de l'Égypte, son pays natal. Il évoqua les Jours d'Alamein en 1942. Cette bataille qui marqua le tournant de la Guerre Mondiale II fut donnée tout près du sanctuaire de St. Ménas à la Maréotide. En ce qui concerne Machéras, M. Mosconas fut dans son élément, car il informa ses auditeurs de certaines épisodes peu connus de l'Histoire d'Égypte et de ses relations avec Chypre, lorsque cette dernière était gouvernée par les Lusignan.

Le 19 Décembre M. Mosconas parla aussi à la YMCA ayant comme sujet

un thème tout à fait familier: «Les Livres et leurs ennemis: Feu, Eau, Négligence et vermine». Cette conférence fut très applaudie par d'éminents hommes de lettres et autres Alexandrins venus pour apprendre à se prémunir contre les maux dont souffrent les livres, nos meilleurs amis.

SEM.

TIMOS MALANOS

Timos Malanos est l'alexandrin, que la Littérature Grecque doit être fière de citer après Cavafy... Qu'il ait choisi la critique, cela est bien honorable, quand on pense que les lettres néogrecques datent à peine d'un siècle, et qu'il reste à faire sortir des langes un visage nouveau...

Dans ce but Malanos choisit de préférence des écrivains et des oeuvres du passé, mais d'une certaine notoriété et qui risquent dans le flot montant des écrits récents, d'être plongés dans l'oubli.

Il était curieux d'entendre la «dimotiki» claire de notre ami, se hasarder sur un écrivain de l'ancien langage anguleux, à la sonorité impossible... Mais dans le cas de Papdiamantis, le style traduit une âme exquise. Sa «katharévoussa» que le conférencier cite, tout en ayant l'air de s'excuser auprès de l'auditoire — est le miroir

d'une âme, un transport, de la sincérité... A l'encontre du reste des écrivains de sa génération, qui tout en cherchant une écriture savante et compliquée s'enfoncent davantage dans les broussailles...

Les idylles maritimes de Papdiamantis sont imbues de mythologie religieuse. Religion d'un chantre de village grec, qui a lu Shakespeare et Dickens et à qui il arrive, en regardant les icônes, d'entrer dans le monde flamboyant des rêves. Les rochers, les barques, les marinières de Scialho, son île natale, dansent devant ses yeux dans la lueur d'un cierge... Il emploie un vocabulaire maritime, des mots paysans juleux et d'arôme prenant... Tel est l'écrivain.

L'homme est plutôt pauvre, toujours mal mis, timide, retiré, se contentant de la fréquentation de quelques amis: Kaklamanos le directeur du journal qui l'imprime, Pavlos Nirvanas nouvelliste et conteur comme lui. Ses contemporains offusqués de sa mise et de son ostracisme ont voulu s'écarter de lui. Ce qui, nous dit Malanos, entretient une solitude qui lui permet de ne pas rompre avec le monde poétique de l'enfance.

Car pour le conférencier, cet auteur de contes est un authentique poète, comme est poète tout rapporteur intime de l'âme grecque... Que celle-ci soit empêtrée de religion et qu'elle se nourrisse de superstition comme de pain, il ne faut pas se trouver mal... Bénir plutôt cette lueur essentielle à la poésie!

ELOY TROUVÈRE

DEUX AQUARELLES DU PEINTRE MARICA ANAGNOSTOPOULO

CHEZ LE LIBRAIRE

GEORGES DUHAMEL, de l'Académie Française : *Fables demon Jardin*. (Aux Editions Variétés, Montréal.)

Voici un des plus importants ouvrages de Georges Duhamel de l'Académie Française offerts au public par Les Editions Variétés.

Oeuvre pure et fraîche, cet essai littéraire est né du plus vif désir qui puisse animer le cœur d'un écrivain: celui de sauver par une fable la fragilité de ce qu'il sent de meilleur en lui... Il répand alors des fleurs dans les jardins terrestres: jardins rustiques, jardins bourgeois, jardins familiaux. C'est là que la vie offre à l'homme la revanche parmi ses imperfections, une patrie idéale dans la complexité des désirs et des intérêts, la beauté en exil dans le champ des laideurs.

«Quand je n'avais pas de jardin, je regardais fleurir les fables dans les bosquets du Luxembourg. Un très petit jardin suffit à l'amateur fervent pour y cultiver les fables. J'en ferai pousser dans un pot sur le bord de ma fenêtre».

Avec une grande variété de ton qui fait alterner les pages émouvantes et captivantes, l'auteur trouve et donne un refuge au désespoir. Voilà un livre qui nous fait pénétrer intimement dans l'humanisme de Duhamel, un ouvrage que tous liront et reliront sans se lasser.

JACQUES DE LACRETELLE, de l'Académie Française : *La Monnaie de Plomb*. (Aux Editions Variétés, Montréal.)

Y a-t-il une vie du désert, où la lumière pourrait faire oublier la sécheresse, et la clarté de l'air compenser l'absence de toute sève? C'est la question que se pose le lecteur à propos de cette oeuvre puissante «Les Hauts Ponts» où Jacques de Lacretelle développe son talent.

La monnaie de plomb, dernier titre de cette série de quatre romans présentée par Les Editions Variétés, s'ajoute à *Sabine*, *Les fiançailles* et *Années d'espérance*, récemment parus.

Malgré les déboires que la vie lui a apportés, Lise Darembert conserve toujours l'espoir de retourner au domaine des «Hauts Ponts». Alexis, son fils, ne semblait-il pas l'être qui lui aidera à réaliser ce grand désir?

Tombé malade au cours de son service militaire, Alexis est envoyé dans le Midi pour hâter sa convalescence. Le jeune homme entraîné à Monte-Carlo par sa passion du jeu y perdra toute sa petite fortune.

Sa mère apprend avec détresse cette nouvelle ruine qui fait écrouler les projets qu'elle a sans cesse bâtis et rebâtis au cours de sa vie déjà longue. Elle ramène son fils en Vendée et le convainc d'entrer dans une maison de repos voisine, toute baignée d'atmosphère religieuse. Là, sous l'influence du milieu et surtout grâce au propriétaire de cette institution, Alexis se découvrira la vocation religieuse. Lise est affolée d'une intention dont la réalisation serait l'écroulement définitif de ses rêves.

Alexis se dirigera-t-il vers cette nouvelle voie qui l'attire? Sa pauvre mère devra-t-elle connaître jusqu'à sa mort l'exil d'un domaine plus que chéri?

Pauvre vieux domaine, terre solide qui reste, à travers les querelles et les vilénies, le lieu où l'on aurait pu vivre heureux.

HENRY DE MONTHERLANT : *Les Lépreuses*. (Aux Editions Variétés, Montréal.)

Ce roman qui fait suite à *Les jeunes filles*, *Pitié pour les femmes*, *Le démon du bien*, complète le cycle

des «Jeunes filles» qui vient d'être publié aux Editions Variétés.

Ici, le lecteur retrouvera Costals, personnage central de cette oeuvre, mettant un point final à ses étranges relations avec Andrée et Solange. Cynique comme les précédents romans de la série, *Les lépreuses* est écrit avec une verve redoublée.

Andrée et Solange, chacune avec sa manie de se cramponner à l'amour qu'elle espère trouver ou susciter chez Pierre Costals sont pour lui *Les lépreuses* qu'il veut fuir. Tandis que Rhadidja, qui porte sur son corps la marque de la terrible maladie, l'attire. La petite Marocaine dans sa simplicité semble avoir compris l'axiome: «Fuis l'homme il te suivra; suis l'homme il te fuira».

Mais y a-t-il beaucoup d'hommes comme Costals, aussi égoïste, aussi torturé, ayant une telle impuissance d'aimer? Montherlant répond-non. Costals est une exception affreuse. Cet égoïste voudrait pouvoir se moquer de l'humanité, non pas en détail, par la tâche épuisante des bravades, des coups de cravaches, d'ignobles lâchetés, mais d'une façon totale parce que, pour lui, l'humanité toute entière se résoudrait en un seul homme qui serait lui et qui serait un dieu. Et c'est là l'affreux problème: le fait d'un être humain incomplet et désorienté.

Un style magnétique, inoubliable, un pouvoir d'imagination et une habileté extrêmement rares, pour naviguer dans les paradoxes, voilà les qualités peu communes d'Henry de Montherlant.

Cet ouvrage s'adresse à des esprits formés et ne peut être mis entre toutes les mains.

JEAN GIRAUDOUX : *Juliette au Pays des Hommes*. (Aux Editions Variétés, Montréal.)

Une oeuvre de Giraudoux est toujours un régal, une orgie de beauté et de fantaisie. Voici enchanteur comme une aurore estivale un nouveau roman que présentent Les Editions Variétés.

Juliette est fiancée à Gérard, son ami d'enfance; ils sont à la campagne dans un coin du Massif Central. Mais avant de se marier, la jeune fille veut se délivrer de tous «ceux qui la tenaient, sans le savoir, emprisonnée». Brusquement elle part, laissant à Gérard un mot: «Dans un mois je serai ta femme».

Elle a, au cours de sa jeunesse, noté dans un carnet, des réflexions, des faits et des adresses que maintenant elle veut contrôler à loisir. Ces souvenirs datent de dix ans et portent sur des hommes dont elle a entendu parler, qu'elle a entrevus, plus ou moins connus.

A Paris, elle recherche l'homme parfait que des dames avaient décrit devant elle. Déception! Le sort lui fait rencontrer des hommes qui sont affligés d'au moins un péché capital et quelques-uns d'entre eux lui apprennent même que le jeune homme parfait est mort.

Enfin, après une dernière rencontre dans les coulisses de l'Opéra, avec un Russe à l'âme tortueuse et compliquée, Juliette, riche d'expériences sur les hommes, rentre dans son coin de province retrouver Gérard.

Une héroïne de roman aux lignes classiques telle que Giraudoux les crée dans un rayon de lumière étincelante, voilà Juliette, la femme qui garde de l'enfance tout ce que le génie de l'enfance peut avoir d'ingénu, de purement sensible et de charmeur. D'un pied léger, elle marche avec délicatesse entre l'amour divin, entre le banal et le rare, entre le mensonge et la vérité, à travers les barrières mystérieuses qui séparent notre purgatoire quotidien du paradis disponible de chaque minute.

RENÉ DESCARTES : Discours de la Méthode.
(Aux Editions Variétés, Montréal).

Depuis longtemps attendu parce qu'il est essentiel dans toutes les bibliothèques, cet ouvrage vient d'être publié aux Editions Variétés dans la célèbre collection classique «Variétés».

La publication originale de cette oeuvre maîtresse a fait date dans l'évolution de la conscience humaine. Révoquant en doute tout ce qu'on lui avait enseigné, Descartes en vient à cette vérité dont il ne peut douter; *je pense*; il en conclut qu'il existe: *je pense, donc je suis*. Et avec cette vérité simple, par le seul exercice de la raison, en prenant comme seul critérium l'évidence, il arrive à reconstruire toute sa philosophie.

Sous le nom de cartésianisme son système philosophique se répand rapidement et exerce une grande influence sur les esprits de son temps. L'empreinte de Descartes a marqué la pensée de tous les hommes, celle des Français en particulier, à qui elle a inspiré cette passion pour la logique qui caractérise les oeuvres de leurs philosophes et de leurs savants et qui anime même tous ceux qui pensent en français.

Dans l'édition que Les Editions Variétés présentent, le *Discours de la méthode* est suivi des célèbres *Méditations métaphysiques*. Voilà d'un seul coup, deux nouveaux joyaux qui s'ajoutent à la couronne que forment *Les Fleurs du Mal* de Baudelaire, *Trois Contes* par Gustave Flaubert, *Contes* de Guy de Maupassant, *Fables* par Jean de La Fontaine, *Théâtre* par Jean Racine, *Pensées* de Pascal, *Oraisons* de Bossuet, *Les Caractères* de Jean de La Bruyère et *Lettres* de Madame de Sévigné, chefs-d'oeuvre publiés dans l'élégante collection classique «Variétés».

JEAN FAYARD, Roman. (Aux Editions Variétés, Montréal).

Roman, tel est le titre surprenant et subtil de ce nouveau roman de l'auteur si apprécié de *Mal d'Amour*. Cette édition soignée en deux couleurs est une publication des Editions Variétés.

L'histoire en est charmante. Dans un magasin d'une banlieue de Paris la fille d'une modiste reçoit, un jour, la visite d'un jeune homme fort élégant qui lui achète un chapeau. Ce jeune homme remarque la beauté frappante de la jeune fille et revient quelques jours plus tard. Les jeunes gens se plaisent, se voient, sortent ensemble. Un beau soir, ils partent pour l'Italie. L'idylle se noue. Enchantement!

Mais le jeune homme reste mystérieux. Françoise s'aperçoit qu'ils sont surveillés. Bientôt la jeune fille apprend que son amoureux n'est nul autre que Son Altesse Royale de Duc d'Angoulême. Elle fuit, indignée qu'un intermédiaire lui propose une compensation.

De retour à sa médiocre banlieue, la jeune fille souffre de la grossièreté de son entourage qu'elle trouve plat et vulgaire. Toutefois, elle se sent heureuse d'échapper au mariage que sa mère rêvait pour elle avec le garagiste voisin. Cette aventure malgré sa brièveté a illuminé sa vie.

Ce livre a une touche de printemps et donne l'avant-goût des exquises journées de soleil.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Paul et Virginie. (Aux Editions Variétés, Montréal).

Cette histoire simple et pathétique présentée par Les Editions Variétés dans la collection «Les romans illustres», connaît un succès égal à *La princesse de Clèves* par Madame de La Fayette, *Eugénie Grandet* et *César Birotteau* par Honoré de Balzac, déjà parus dans cette collection moderne et distinguée.

Depuis leur naissance, Paul et Virginie vivaient dans une île enchantée de l'océan Indien, comme s'ils étaient frère et soeur. Leurs mères s'étaient liées d'une

solide amitié l'une pour l'autre. Pénétrées d'un christianisme profond, elles avaient toutes deux élevés leurs enfants dans les principes de la plus suave charité.

Malgré leur pauvreté, Marguerite, mère de Paul, et Mme de La Tour, mère de Virginie, coulaient des jours heureux, en regardant leurs enfants grandir et pratiquer les belles vertus qu'elles leur avaient inculquées.

Le malheur guettait pourtant les deux familles. Parvenue à l'adolescence, la pure Virginie se troublait de la présence de Paul. Gardiennes vigilantes, Mme de La Tour et Marguerite conçurent le projet d'éloigner momentanément Paul jusqu'au jour où les deux enfants auraient atteint un âge convenable et pourraient s'épouser.

Pendant que les deux mères songeaient au chagrin cruel que causerait à tous une telle séparation, une tante de Mme de La Tour, vieille femme riche et capricieuse, faisait mander auprès d'elle, en France, sa jeune nièce, Virginie. Avec des accents déchirants, Paul plaide pour que la jeune fille ne les quitte pas. Le sort en est jeté, l'objet de sa tendresse, s'embarquera sur un bateau en partance pour la très lointaine France.

Les deux amoureux se reverront-ils jamais? *Paul et Virginie*, douces figures d'adolescents, dont la vie n'a pas voulu achever le bonheur est un pur chef-d'oeuvre qui émeut profondément.

SEM.



Papasian & Co.

9, Rue Adly Pacha
LE CAIRE

7, Rue Fouad 1er.
ALEXANDRIE

Tél. 54407

Pour vos étrennes, choisissez :

- un piano de marque
- une radio de qualité
- un gramophone électrique
- un album de disques
- une guitare italienne, etc.

Pour vous petits...

- un gramophone portatif
- des disques pour enfants
- un harmonica «Hohner»
- une petite flûte «Recorder», etc.

BANQUE DE COMMERCE

N. Tépéghiosi & Co.

Société en Commandite par Actions - Fondée en 1920

CAPITAL VERSE L.E. 520.000
RESERVES L.E. 130.000

Siège Social: LE CAIRE, 147, Rue Emad el Dine R.C. No. 4993
 Téléphones: Direction: Nos. 54700 55410. Portefeuille, Change No. 41671

Succursale: à Alexandrie, 17 Rue Stamboul R.C. No. 16508.
 Téléphones: Direction: No. 20932 Changes, Marchandises, Recouvrements: No. 22370
 Portefeuille, Renseignements, Caisse: No. 28197, Titres, Positions: No. 24637

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE

Escomptes, Avances sur Valeurs publiques, sur Marchandises et sur Effets.
 Dépôts à Vue et à Echéance fixe; émission de chèques et Lettres de Crédit sur les principales villes d'Egypte et de l'Etranger, etc., etc.

“ COFFRETS EN LOCATION DANS SES CAVEAUX ”

Service spécial de Caisse d'Epargne et de coffrets à la disposition du public aux meilleures conditions
 Elle possède une branche spéciale pour les opérations de Bourse.

LAND BANK OF EGYPT

Etablissement Hypothécaire Egyptien

Fondé en 1905 à Alexandrie

Capital L.Eg. . . . 975.000

Réserves L.Eg. . . . 727.160

Registre du Commerce Alexandrie No. 353

*La cigarette
des
véritables
fumeurs.*

**FOUAD 1^{ER}
TOCCOS**

PUB. JEAN GAHÉL

SOYA COLA

Bottled by **SPIRO SPATHIS** CAIRO

By appointment of **SOYA COLA Co. Baltimore MD. U.S.A.**



Sur Commande
Execution
rapide et
Soignée
des meilleurs
modèles

3, rue Nemr
près de l'Hôtel National
Téléphone 50204



le compagnon
indispensable

SPECIAL
ZIBIB
EAU-DE-VIE DE VIN
DISTILLÉE A CANIS
ZOTTOS
ZOTTOS & CO DISTILLERIES
ALEXANDRIE (EGYPT)
زيبيب زوتو
مصر

Notre emblème est la qualité de nos produits

« **KEO** »



BRANDY V.O. de* et de****
en caisses et barils

DRY GIN
OUZO
MUSCAT
VERMOUTH (doux et sec)
LIQUEUR TRIPLE SEC

GOLDEN ET PALE DRY
WINE
COMMANDARIE
MISTELLA
MALLIA

NAMA
TEMPLAR
APHRODITE
OTHELLO
COEUR DE LION

Fournisseurs des Forces Britanniques et Alliées de toutes les armes

PRODUITS DE LA
CYPRUS WINE & SPIRITS C^o L^{td}
LIMASSOL

Greg. A. CACOMANOLIS

Agent Général pour l'Egypte

Tél. 28170 ALEXANDRIE

Stocks permanents

Vine Products Import Cy. «Vinco»

16, Place Mohamed Aly. (Ruelle Ebn Sina).

Tél. 28170 ALEXANDRIE R.C. 18019

CAIRO, Palace Building Rue Saraya-el-El-Ezbekieh

Tél. 56359

PORT-SAID, VILLA CALYPSO, Tél. 2597